

Deravá hlava

La mémoire comme une passoire

Deux ou trois choses que j'ai vues à Košice

du 29 octobre 2011 au 13 février 2013

Notes et photographies de Suzanne Hetzel



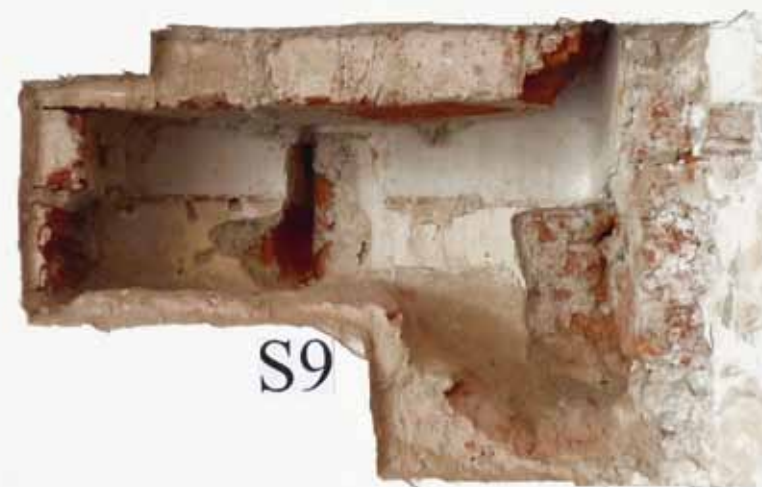
Deux ou trois choses...

Quand Jean-Luc Godard tourne *Deux ou trois choses que je sais d'elle* en 1966, époque de l'aménagement urbain de la région parisienne, son film traite des êtres et des choses sous l'angle de la mutation. Ainsi, à travers des mouvements singuliers de Juliette, le spectateur finit par imaginer une société qui se tourne vers la consommation et la prostitution.

Pour Godard, la prostitution est un condensé et une métaphore des rapports sociaux dans nos sociétés capitalistes.

Il dit aussi que son titre définit son contenu, qu'il ne s'agit pas de tout dire sur une femme et sur une ville, qu'il laisse le spectateur compléter le puzzle.

En guise de cadre pour mon travail réalisé à Košice, j'emprunte à Godard l'esprit du titre «Deux ou trois choses... il faut tout mettre dans un film, mais il ne faut pas tout dire» ainsi, des photographies, des recettes de cuisine, des citations littéraires, des paroles de personnes, montrent et disent deux ou trois choses d'une ville qui, d'une politique communiste, est passée à une politique capitaliste.



Échantillon en vue d'une restauration des murs des Galeries contemporaines de la Slovaquie orientale

Miesto odobratia vzorky pre reštaurátorský výskum budovy Východoslovenskej galérie na Hlavnej ulici



Dimanche 30 octobre 2011

Je suis logée tout près de la cathédrale gothique Sainte-Elisabeth et ma première visite va naturellement vers elle. Près du portail, une femme me dépasse d'un pas pressé. Elle porte une veste sans manches en fausse fourrure sur un pull noir et un jean serré. Les talons de ses bottes noires frappent le sol du parvis ; elle tourne et entre dans l'édifice. Elle semble savoir où elle va et je décide de la suivre. Sa gémulation est brève et elle s'engage directement dans le bas-côté gauche. L'éclairage y est faible. Son pas ralentit devant une file d'attente, elle hésite à se ranger : huit personnes devant elle. Je ne comprends pas tout de suite la raison de la queue, puis vois à quelques mètres une femme agenouillée devant la fenêtre d'un confessionnal. Sa tête est dans l'obscurité probablement proche de celle du prêtre. Quand je m'en détourne, la femme pressée n'est plus là.

Je pense un moment à cette pratique catholique de la confession qui lie le dire des regrets à un sentiment de culpabilité et à une demande de pardon. Aujourd'hui, les regrets se séparent heureusement de la culpabilité et de la confession. Avons-nous pour autant créé d'autres lieux pour accueillir les dires de nos regrets ?

Je suis étonnée de voir beaucoup de jeunes gens dans l'église et plusieurs magasins d'objets de piété que je découvre par la suite dans le quartier.



Mardi 1^{er} novembre 2011,
puis plusieurs visites en janvier et février 2012

Pour goûter la pâtisserie locale, j'essaie plusieurs établissements. Aida a rapidement ma préférence pour son espace client immense et les objets de décoration en sucre coloré : bonhommes de neige, nains, coccinelles, cochons, sapins, amanites tue-mouches, œillets et roses rouges, roses, jaunes, bleu clair et violette. Je reconnais cette palette de figurines populaires de mon enfance en Allemagne. Elles surgissent avec les rites de passage : anniversaires, mariages, Saint-Sylvestre, et couronnent pièces montées, gâteaux des grandes occasions et assiettes festives. Je me souviens qu'il est impossible de les croquer tant le sucre est dur, alors que la délicatesse de certaines pièces laisse penser à un ouvrage de dentelle.

J'admire les gâteaux dans la vitrine pour leur aspect généreux tant en couleur qu'en crème. La crème jaune, rose ou chocolatée semble constituer le socle de la pâtisserie slovaque : Višnová bomba, Šľahackový krémeš, Francúzsky krémeš, Likérová špicka. Grâce à mes connaissances en pâtisserie allemande, autrichienne, française, suisse et de hongroise, j'arrive à associer des goûts aux formes et aux couleurs. La masse très noire est faite de graines de pavot, le liquide jaune pâle est une liqueur à base de jaune d'œuf. Je prends un Višnová bomba et un Likérová špicka pour son nom explosif et sa forme de volcan avec un glaçage en chocolat.

Mais ce que je retiens en premier de la pâtisserie Aida est l'immensité du salon, là où on prend place une fois la commande passée au comptoir. Sur deux étages, de nombreuses tables sont à la disposition de la clientèle et l'ambiance est plus proche d'une cantine d'entreprise que d'un salon de thé. Je vois que certains viennent ici pour se remettre du froid, surtout depuis quelques jours avec l'arrivée vent, de la neige et du froid. Beaucoup de personnes sont seules à table, mangent une pâtisserie, une glace ou se réchauffent avec un thé. Je m'étonne du nombre de personnes mangeant de la glace par une température extérieure de -10°. Je songe à la forte consommation de viande de porc, de charcuterie et d'alcool blanc : la glace jouerait-elle un rôle

d'équilibre chaud-froid. Ou alors, serait-ce l'ombre nostalgique d'une mer trop lointaine, qui lierait le plaisir d'une glace à l'idée d'une oisiveté sans saison sur des plages ensoleillées ?

D'ailleurs, l'utilisation courante de l'expression « ahoj », qui en Slovaquie signifie un simple salut quand des amis se quittent, conduit également vers la mer, car « ahoj » en allemand est l'adieu adressé aux marins partant en haute mer.

C'est au café Aida que j'éprouve le plus clairement le sentiment lié aux histoires de l'écrivain Sándor Márai : converser, s'intéresser à l'autre, parfois vivre ensemble, mais dans les profondeurs de l'âme, l'humain à jamais seul. Le reste n'est qu'habitude, habillement et désir d'échapper à cette solitude pourtant incontournable.

Sándor Márai s'est donné la mort en février 1989 à San Diego aux Etats Unis, le pays de son exil, quelques mois avant la chute du mur de Berlin et la fin du régime communiste. Il est né avec le 20^e siècle à Košice au temps de l'Empire austro-hongrois quand la ville s'appelait Kassa.



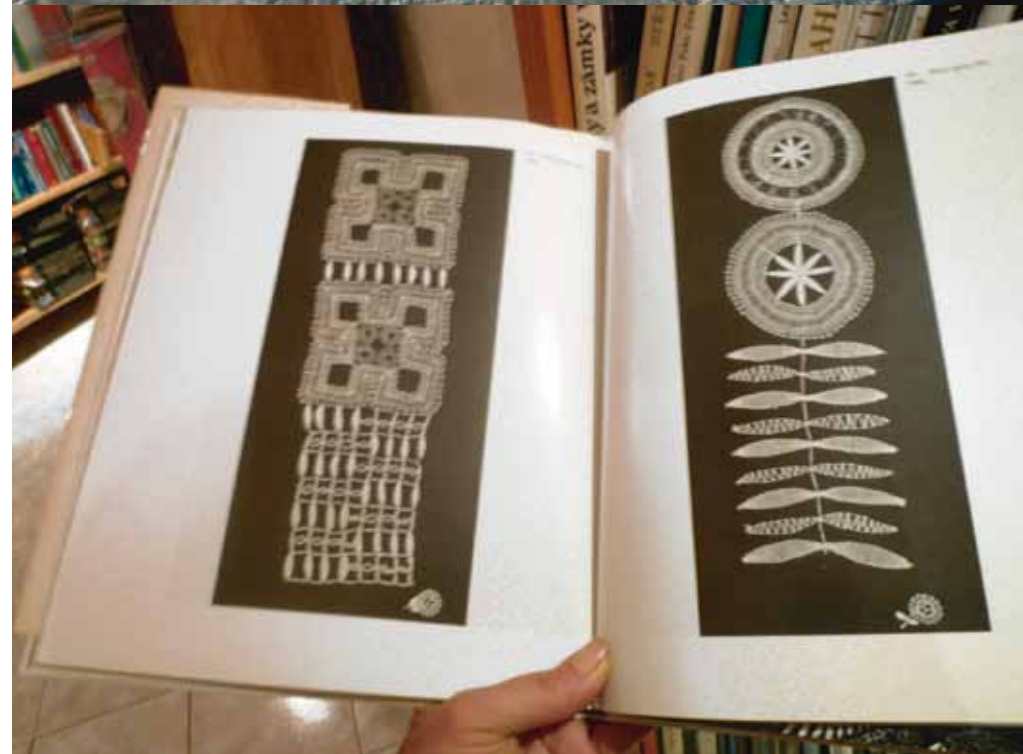


Mardi 15 janvier 2013

Un an plus tard, quand je relis les notes sur Márai, sur cette insondable tristesse qui colle à certains êtres, sur le désespoir dont parfois plus rien ne nous éloigne, je pense à Gabi Farage. Gabi avait une idée haute de ce qu'on peut rêver et faire pour une ville et ses habitants. L'art, l'architecture, la cuisine, le jardinage, les promenades, tout était bienvenu pour améliorer le sentiment de bien-être, de fierté, de liberté d'action dans la ville où on habite. Peut-être, Gabi n'avait pas aménagé d'espace pour son propre bien-être, et chaque projet l'en éloignait un peu plus.

Gabi Farage s'est pendu le 24 mai 2012. Son dernier projet au centre ville de Marseille – une proposition pour Marseille-Provence 2013 – a dû être annulé.

Je regrette infiniment que cette belle personne n'ait pas pu cultiver des « Lieux possibles » – nom donné aux projets d'investissement et d'aménagement ponctuels d'espaces urbains – pour son propre cœur.





Mercredi 2 novembre 2011

Il fait exceptionnellement doux en ce début novembre et la lumière est belle à demander des faveurs aux anges. Je pars pour voir le lac Jazero, un des nombreux lieux de loisirs estivaux des habitants de Košice. En huit stations de tram, j'atteins les abords de la ville côté sud-est. Une forêt et quelques tours d'habitation, enveloppées dans l'or d'une fin de journée, m'invitent à une promenade autour du lac.

À cette saison, plus aucun baigneur; des hommes pêchent sur les rives, des femmes se promènent avec une poussette ou un enfant à la main, des hommes ou des femmes sortent leurs chiens, des adolescents se regroupent loin du regard des grands. J'éprouve du plaisir à photographier les aménagements en bois sur les rives qui prêtent à imaginer la fréquentation estivale.

Sur le chemin du retour, à l'arrêt Verejný cintorín, une foule impressionnante monte dans le tramway. En quelques secondes on se serre. Je ne vois que des femmes, assez âgées pour la plupart. Il n'est pas loin de cinq heures, peut-être l'heure de rentrer chez soi. Je n'aperçois aucune usine par la fenêtre, mais la foule m'empêche de voir.









Vendredi 4 novembre 2011

Vert amande, émeraude, turquoise, vert menthe, olive

Jaune canari, ocre, jaune tournesol

Orange, abricot, incarnat

Violet, lavande, grenade

Gris clair, gris souris, ardoise, bistre, beige

Les peintres en bâtiment ont du travail à Košice. Grand nombre d'habitations collectives font peau neuve pour 2013, l'année de la Capitale Européenne de la Culture : isolation, peinture extérieure, parfois les fenêtres. Affirmer et embellir la forme des tours, des blocs et des barres n'est-ce pas une façon de considérer leur architecture ? Des jeux pour enfants – datant du temps de leur installation dans les années 60 – et quelques arbres au pied de chaque groupe d'immeubles marquent une transition du privé au public.

J'apprends par la suite que beaucoup d'habitants sont propriétaires de l'appartement dans lequel ils vivent. Je m'interroge sur le rapprochement que Jean-Luc Godard fait en 1966 entre les habitations collectives H.L.M. de la banlieue parisienne et une forme de prostitution des corps et des relations humaines. Il me semble que ceux qui habitent aujourd'hui dans des pavillons et des villas ou des appartements des centres villes n'y sont pas moins exposés.

Dimanche 6 novembre 2011

Un homme dans la rue porte un sac en plastique sur son épaule, qui laisse apparaître une masse blanche. Pour savoir ce qu'il transporte, je repars sur le chemin qui m'amène près des étals où des maraîchers vendent la récolte des jardins potagers. Tout est de saison : courges, panais, choux rouges et blancs, pommes de terre, oignons, céleris-raves, des noix décortiquées, du miel, cinq variétés de haricots. Je reconnais les sacs blancs sur les étalages : du chou blanc coupé en lamelles. Le sac de 10 kg coûte 3 euros 50, un kilo de patates coûte 30 centimes, la plupart des légumes coûtent entre 50 centimes et 1 euro.

Chou et pommes de terre semblent servir de base à la cuisine modeste, du moins pour les personnes âgées car je ne vois aucune personne jeune faire des courses au marché. J'imagine une soupe ou du ragoût rehaussés d'un morceau de speck. Je me souviens de telles soupes cuisinées par ma grand-mère dans le nord-ouest de l'Allemagne.





Mardi 8 novembre 2011

Parfois, voir quelque chose devant moi se resserre en une seule image et chemine ensuite dans ma mémoire. L'image est capable d'activer un processus de re-connaissance d'une situation, d'un paysage, d'une personne ou tout simplement un souvenir olfactif ou sonore.

La plateforme du terminus de la ligne 7 du tramway a appelé en moi un sentiment de familiarité, quelque chose que j'aurais laissé il a y longtemps : une baraque dans un coin avec deux ou trois chaises posées devant, quelques personnes qui attendent l'arrivée du tramway. Les pas et les rails tracent en noir un motif tout-venant dans la mince couche de neige.

Mon esprit passe de cette scène aux photographies d'André Kertesz. Je revois celle où la neige illumine les traces inscrites en noir. Depuis toujours, j'aime les photographies de ce Hongrois, ses paysages parfois traversés par un homme, plutôt tristes et souvent en hiver. Je crois que, tout comme ce coin du terminus, j'aime les photographies d'André Kertesz comme un paysage familier que j'aurais quitté, maintenant que je vis en Méditerranée.

Un grincement métallique s'amplifiant avec l'arrivée d'une rame, je m'engage dans une montée vers le jardin botanique.

Pour Richard Semon, zoologue allemand du 19^e, « La mémoire n'est pas une propriété de la conscience, mais la qualité qui distingue le vivant de la matière inorganique. Elle a la capacité de réagir à un événement pendant un certain temps ; c'est-à-dire une forme de conservation et de transmission de l'énergie, inconnue du monde physique. Chaque événement agissant sur la matière vivante y laisse une trace, que Semon appelle *engramme*. L'énergie potentielle



Photographie d'André Kertész
(Budapest 1894 - New-York 1985)
Capture d'écran
Fotografia Andrého Kertésza
(Budapešť, 1964 – New York, 1985), snímka obrazovky

conservée dans cet *engramme* peut-être réactivée et déchargée dans certaines conditions. On peut dire alors que l'organisme agit d'une certaine manière parce qu'il *se souvient* de l'événement précédent. » (d'après Aby Warburg).

Rares sont les trouvailles pour compléter la collection de petite quincaillerie glanée par mon ami Jean. Pas de vis ni rondelles par terre, alors que l'on pourrait croire qu'en France les trottoirs servent de garages improvisés pour petites réparations du dimanche, tant il est facile d'en trouver. Aucun trombone non plus, alors que Jean en trouve fréquemment, et à des endroits les plus improbables comme les abords d'une forêt ou un port.

À Košice, papiers d'emballage, canettes et bouteilles en plastique mis à part, les objets abandonnés sont plutôt rares : une éponge, quelques boutons, un enrouleur de câble électrique, un bonnet, une pince en métal, une veilleuse et un set de peinture pour maquette composent ma première collecte. D'autres objets achetés dans des bazars ou au marché aux puces enrichissent le récit que je me fabrique au fil de mon séjour : une assiette, un livre de cuisine, un album de photographies, quatre verres à vin.









Mercredi 9 novembre 2011

Quand Lena Jakubčáková vient me rendre visite, elle se déchausse près de la porte d'entrée sans mot dire, comme un geste allant de soi.

Ce geste marque le passage de l'extérieur vers un espace intérieur habité et il ne semble pas lié seul aux cultures où le froid nécessite des sols plus isolants comme le bois ou les tapis.

« Dans la culture japonaise le *genkan* – littéralement *Porte de la connaissance profonde* – est un vestibule à l'entrée des logements, des temples bouddhistes ou d'autres bâtiments, dans lequel on retire ses chaussures. À l'origine, le *genkan* était l'entrée des temples et signifiait à celui qui le franchissait qu'il devait se soumettre aux préceptes zen. »

Dans le sud de la France où je réside, on ne demande que très rarement à un invité d'ôter ses chaussures avant de franchir la porte vers les pièces d'habitation.

Jeudi 10 novembre 2011

Aujourd'hui, je visite le Slovenské technické múzeum au centre de la vieille ville. Ici, les objets obtiennent un droit à l'image pour 1 euro supplémentaire. Je paie volontiers ce droit de photographier car j'ai de la considération pour l'histoire des objets et le regard auquel ils m'invitent.

Une statue d'un fondeur coulé en bronze ouvre l'accès aux collections. Je le salue comme une connaissance familière liée à ma ville natale de Siegen. Les hommes de cette ancienne ville minière située dans le Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie ont extrait des métaux des terres jusque dans les années 60. En honneur de cette industrialisation du fer, le sculpteur Friedrich Johann Reusch (1842-1906), un ancêtre de ma famille, a érigé en bronze deux figures emblématiques du métier : le mineur et le fondeur. Depuis toujours, j'ai côtoyé ces hommes de fer, qui bordent aujourd'hui une rue commerçante.

Ici, le fondeur représente l'industrie sidérurgique et son lien avec les hommes de Košice, une histoire qui a commencé dans les années 60. Encore aujourd'hui plus de 12000 personnes travaillent dans l'usine devenue américaine US Steel.

Dans les étages, vitrine après vitrine, on montre des objets de cuisine, des techniques d'éclairage, des techniques de transmission de la parole, de la représentation, des techniques d'écriture, de cartographie. Des salles immenses racontent l'usage des objets et leur cheminement dans le temps. Je traverse les volumes infinis d'exposition comme par exemple trois salles d'affilées dédiées à la machine à écrire. Dans ce musée, on ne recompose pas, on rassemble, conserve, documente, nomme, classe, reconstitue, on dispose les objets, c'est à travers eux que l'on représente l'histoire.

Depuis la pâtisserie Aida, cette histoire des espaces d'accueil surdimensionnés me préoccupe. Au début du 19^e siècle, le style austro-hongrois mettait l'accent plutôt sur la modestie et le retrait. Hormis les bâtiments publics aux volumes époustouffants, le soin fut porté aux intérieurs, à la vie privée, au bonheur familial entre quatre murs, à la réception et aux salons.

Sous le régime socialiste, l'architecture représente l'idéologie de la rupture avec le confort bourgeois et une recherche de formes nouvelles. Les espaces collectifs se dépouillent de leur aspect cosy pour devenir des salles d'accueil ou de rassemblement.

Je me demande si les grands espaces communs créés entre 1950 et 1989 ne participaient pas à créer un imaginaire d'ouverture alors que chacun savait bien que le territoire se fermait sur son idéologie? Refaire le monde impliquerait ici de se couper du monde. Cafés, théâtres, galeries d'exposition formeraient alors une sorte de scène pour laisser cours à une nostalgie de l'immensité.

En Méditerranée, les espaces de rencontre publics sont exigus parce que le climat fait préférer les places, les trottoirs et les bords de mer. D'ailleurs, le prix du sol au m² ne permet pas de largesse.

Personnellement, je suis plus à l'aise quand les murs sont loin des corps et le sentiment d'immensité m'encourage à revisiter mes liens avec le monde.







Jeudi 26 janvier 2012

Dans le hall d'entrée d'une grande surface, une femme est assise sur un banc mis à disposition de la clientèle; elle a un œil rouge et bleu et gonflé comme après une violente dispute conjugale.

À plusieurs reprises le problème de l'alcoolisme au sein des ménages, surtout chez les hommes, a été évoqué au cours de discussions. On me dit qu'au temps socialiste, consommer de l'alcool d'une façon régulière était habituel pour une grande partie de la population, cela était accepté de tous. Depuis, la politique a changé et cela a aussi modifié la place des hommes et des femmes. Les femmes s'éloignent de la maison et participent à des projets de société. Ce mouvement demande aux hommes et aux femmes de changer, il demande surtout l'apprentissage de la parole et de l'écoute entre les partenaires.

«La consommation d'alcool a considérablement diminuée avec le changement politique» dit Pavel Smejkal. «Aujourd'hui, il n'est plus pensable d'arriver ivre au travail ou d'y consommer de l'alcool. Avec le nouveau régime politique, il fallait apprendre à être responsable et à savoir créer sa propre entreprise. Nous devions apprendre tant de choses nouvelles.»

Au centre commercial, l'alcool se trouve au sous-sol avec les chocolats. J'ai été impressionnée par les rayons d'alcool blanc à n'en plus finir: vodka, rhum, eau de vie, slivovitz. Les premiers prix sont à 3,50 euros la bouteille. J'observe une cliente mettre trois bouteilles de vodka en promotion dans son caddy.

Le soir, Lena a organisé une rencontre au club photo de Košice. Tous les jeudis, les «passionnés de la photo» se rencontrent au deuxième étage d'une belle bâtisse de la rue principale. Une quinzaine de femmes et d'hommes s'y trouvent réunis. Je suis invitée à présenter des photographies et des publications, puis à mon tour, je regarde leur catalogue d'exposition annuelle. Je raconte ma façon d'explorer Košice et propose de leur faire une place dans le projet.

Trois hommes sont intéressés et nous échangeons les adresses et convenons de rendez-vous. En France, ce sont plutôt les femmes qui participent aux projets que je propose lors de mes résidences.

J'apprécie les amateurs de photographie, moins pour leurs productions photographiques que pour leur passion à l'égard de la technique. Souvent, les membres des clubs photo fonctionnent en réseau, ils y consacrent leur temps libre, lisent la presse spécialisée, investissent dans du nouveau matériel et se montrent et s'échangent les images. Ils parlent de la photographie avec des yeux brillants. Elle est une part inséparable de leur existence, une part qui représente quelque chose de fondamental qui ne peut s'exprimer que par la photographie.



1966 - december

Mesto:
... Vieska je čistá, mladá
všetkým kámi
na daleko po...



- MAJITEĽI ŠKOLY: R. JAMRICH
TRIEDNY PRIPRAVITEL: P. PLATKO
- | | |
|---------------|--------------|
| E. BÄRDOVÁ | M. LAŠOVÁ |
| M. BARČALOVÁ | E. LEHKOVÁ |
| Ľ. BECK | E. LINDOVÁ |
| K. FARKAŠOVIC | M. MANKOVÁ |
| A. GARGELOVÁ | E. MOŠČIC |
| V. HAREZOVÁ | M. PALCOVÁ |
| V. HAVRAN | E. RUCK |
| M. JALCOVÁ | E. SLJONÁ |
| M. KOPČEVÁ | E. ŠIMÁKOVÁ |
| Z. KONTNÁ | |
| V. KULENEV | E. ŠÚCHA |
| E. KUREKOVÁ | A. ŠIMOVÁ |
| V. KLEMENTE | D. TĚŽAN |
| M. KUBIČKOVÁ | E. ŠUPP |
| M. KUCIČKOVÁ | Z. VÁNEK |
| E. KUV | D. VÁRABOVÁ |
| E. KVAŠOVÁ | Z. VĚTTERICÁ |

Počty z prednámorného veľtaka

zápis: *Marika*

Koleno, december 1966



december - 1966



ZDS - 1964/65

PS - 1965/66



PS - 1965/66



ZDS
1964/65



Samedi matin 28 janvier 2012,
le marché Blšák

Dès l'entrée du marché, je reconnais l'odeur acide des choses sans âme qui ont subi une fabrication sans soin et un voyage trop long. Vêtements, pantoufles en fausse fourrure, bonnets et chaussettes en laine synthétique, parapluies, ici absolument tout est importé de Chine. La plupart des vendeuses sont d'ailleurs asiatiques, leurs enfants jouent devant les échoppes closes.

J'aime bien l'architecture archaïque des galeries avec une partie couverte et une autre à ciel ouvert. Chaque baraque en bois ou en parpaings se ferme individuellement. Aujourd'hui, le froid n'attire pas les acheteurs et les vendeurs s'ennuient dans les rayons.

Dans une partie à l'écart et en plein air, des Tsiganes vendent des objets et de la vaisselle sur un morceau de tissu déployé par terre. Je reconnais les allures du marché sauvage du dimanche dans la rue Longue des Capucins dans le centre de Marseille.

J'achète un livre de cuisine des années soixante « style Pellaprat » et un album contenant un mélange de photographies et de cartes d'étudiants.

Du côté des échoppes en extérieur, très peu sont ouvertes. J'achète quatre verres à vin à une vieille dame, trois couleur saumon et un vert. La paroi des coupes est fine et une petite boule de verre est fondue dans la partie basse du pied.

La dame m'écrit le prix des verres sur un papier et les emballe dans une feuille de journal trop courte, puis me les tend dans un sachet plastique. Malheureusement, le vert s'est brisé à sa base pendant le transport, juste en dessous de la petite boule.

« L'âme de celui qui a fabriqué l'objet est présente. Au Japon, il n'est pas de bel objet qui ne renvoie à celui qui l'a confectionné et au-delà, aux générations qui ont poli, repoli, et transmis la technique nécessaire. C'est pourquoi les hommes peuvent être élevés, souvent de père en fils, au rang de "trésors nationaux" au même titre que les monuments ou les œuvres d'art, mais aussi des techniques. »



Samedi après-midi 28 janvier 2012

J'ai rendez-vous avec Karol Stollmann dans son logement au bord du lac Jazero. Comme en novembre dernier, je prends le tram au centre-ville et je descends huit stations plus loin. Un large sourire m'accueille et m'encourage à me sentir à l'aise. Karol Stollmann part aussitôt préparer un café turc avec un appareillage qu'un ami lui a offert. Nous nous installons dans sa cuisine. « J'en profite pour me faire à manger, car je suis un régime très rigoureux et je dois respecter les horaires des repas. J'ai déjà perdu dix kilos et ce n'est pas fini ». Nous conversons en anglais; il évoque le temps de la Slovaquie avant la Révolution.

Karol affirme qu'aucun immeuble construit par les ouvriers communistes n'est droit : « Ils commençaient leur journée à huit heures au bar avec du slivovitz et de la vodka et cela jusqu'à midi, et ils partaient après seulement sur le chantier. Un jour, on a fait tomber un mur pour agrandir une chambre et on y a trouvé des petites bouteilles d'alcool et des paquets de cigarettes vides. »

On parle de la politique communiste, de l'utopie qui la fondait et de l'architecture qui en était un support important. Seulement, cette utopie de l'égalité ne valait pas pour ceux qui prenaient la liberté d'aller voir ailleurs : « Mon père était stomatologue et professeur à l'université. Au travail, il n'affichait pas son hostilité avec le régime communiste, mais le soir au bar, avec quelques verres dans le nez, il disait tout haut son mécontentement; et au bar se trouvaient toujours des agents qui surveillaient les propos des gens. Quelques jours après, ils sont venus à la maison pour l'emmener. Mon grand-père, lui a été pendant cinq ans au Goulag et quand il est revenu, il n'a plus jamais parlé ni des communistes ni de ce qu'il a vécu là-bas. Il n'a jamais voulu nous raconter. »

Karol Stollmann insiste pour me présenter ses amis voisins à l'étage au dessus. Père, mère et fils habitent dans un appartement modestement aménagé. Les discussions sur l'époque communiste se poursuivent autour d'un verre de vin doux et des biscuits faits maison. Le père raconte qu'il écoutait toujours Europe Libre les fenêtres grand ouvertes, qu'il se fichait de ce que les autres pouvaient en dire. Et quand on l'a fait venir à l'agence pour se justifier, il leur a dit : « Oui, j'écoute Europe Libre comme tout le monde, vous avez un problème avec ça ? » Ils l'ont laissé partir parce qu'il a la nationalité bulgare. Aujourd'hui, il rêve de sortir des tours et d'avoir une maison avec un jardin, histoire de se retirer dans un coin vert et d'être relax chez soi.







Comment sortir d'une telle situation ?

Je ne suis pas allée à Luník IX. Une personne au club photo m'a demandé si j'allais photographier dans la cité des Tsiganes et j'ai répondu que si elle y avait des amis, je serais ravie de faire connaissance. Mais elle n'en avait pas. Plusieurs discussions et des articles de journaux me disent que la présence des Tsiganes à Košice semble un vrai dilemme ; ils sont près de 6000 à vivre dans la cité Luník IX située dans le sud-ouest de la ville. « La cité ne se voit pas la nuit parce que tout éclairage public y est détruit. Tout ce qui se démonte dans une cité est démonté. On dirait qu'elle a été rongée jusqu'aux ongles » me raconte une personne. À ma question pourquoi le service de la ville ne répare pas les éclairages, elle m'explique que les Tsiganes font tout pour aggraver leur situation déjà misérable et qu'au fond ils ne veulent pas s'intégrer.

À Marseille, durant les mois de septembre et d'octobre 2012, les campements de Roms ont été la cible d'évacuations, d'expulsions, voire de violences de la part de certains riverains par exemple dans le 15^e arrondissement. Ils ont été évacués des campements déjà précaires et provisoires, des familles sont laissées sur les trottoirs sans aucune proposition de repli. Ils sont environ 1500 à Marseille, venus de Roumanie pour la plupart.

À Marseille comme à Košice, j'entends les pires choses sur les Tsiganes. Ils sont accusés de bafouer notre intention de vouloir leur bien.

Les Tsiganes vivent à Košice depuis le XV^e siècle. Il me semble que cinq siècles plus tard, il n'est plus possible de parler en terme d'intégration, surtout en pensant à la longue histoire politique et sociale qui définit notre mode de vie comme un modèle idéal. Un idéal qui a poussé aux marges les modes de vie dans lesquels nous ne nous reconnaissons pas. Nous pensons suffisant d'accorder à ceux qui ne partagent pas notre façon de vivre un droit minimum de survie, des droits aux soins, des aides sociales, des logements. Mais nous ne les avons pas associés à la composition et la définition des droits avec nous.

Durant le régime socialiste la vieille ville de Košice n'était pas fréquentée par les habitants des cités, qui représentent la plus grande partie des citoyens. Les bâtiments y étaient vétustes et rares les endroits pour sortir le soir.

De nombreux logements étaient alors occupés par des Tsiganes. « Les communistes n'entretenaient pas le vieux centre et le laissaient aux Tsiganes, ils étaient comme ça » me dit une personne avec un air de reproche. Je demande quels endroits publics fréquentaient les habitants des cités, elle évoque un bal dans une salle de l'opéra, un restaurant aujourd'hui fermé et des animations populaires.









Dimanche 29 janvier 2012

Chez Katarína et Marek Vološin, je goûte un gâteau à base de crème aigre (torta z kyslej smotany), délicieux. Nous l'accompagnons d'une tasse de thé et ils me parlent de leur travail et de leur vie de jeune couple. Katarína part dans une chambre chercher Tereza leur fille âgée de quelques mois seulement. Ils ont l'air heureux et soucieux à la fois, de faire les choses bien, de ne pas se tromper, de faire attention à tout.

Marek propose une promenade sur les collines de Bankov, site d'une ancienne mine de magnésite aménagé en parc de loisir après la fermeture. Une couverture légère et blanche est posée sur les bois, les petites montagnes et les immeubles formant une couronne autour du centre de Košice. J'apprécie d'être dehors dans la neige avec une très belle vue sur la ville et avec Marek qui a l'air content de me faire découvrir cet endroit.

Lundi 30 janvier 2012

Ma première belle trouvaille dans la rue : une pile de livres soigneusement disposée à côté d'une poubelle. Je pense aux efforts faits dans certaines villes pour mettre des livres en partage : à Marseille, le ventre creux d'une girafe fait office d'étagère, à Heidelberg, une armoire sans portes est installée au début d'une rue piétonne.

Je choisis dans le tas : un magazine des institutions thermales de l'année 1989 et un livre de James Reeves, que je prends pour la qualité des illustrations d'Albín Brunovský.

Plus tard, je trouve les informations suivantes :

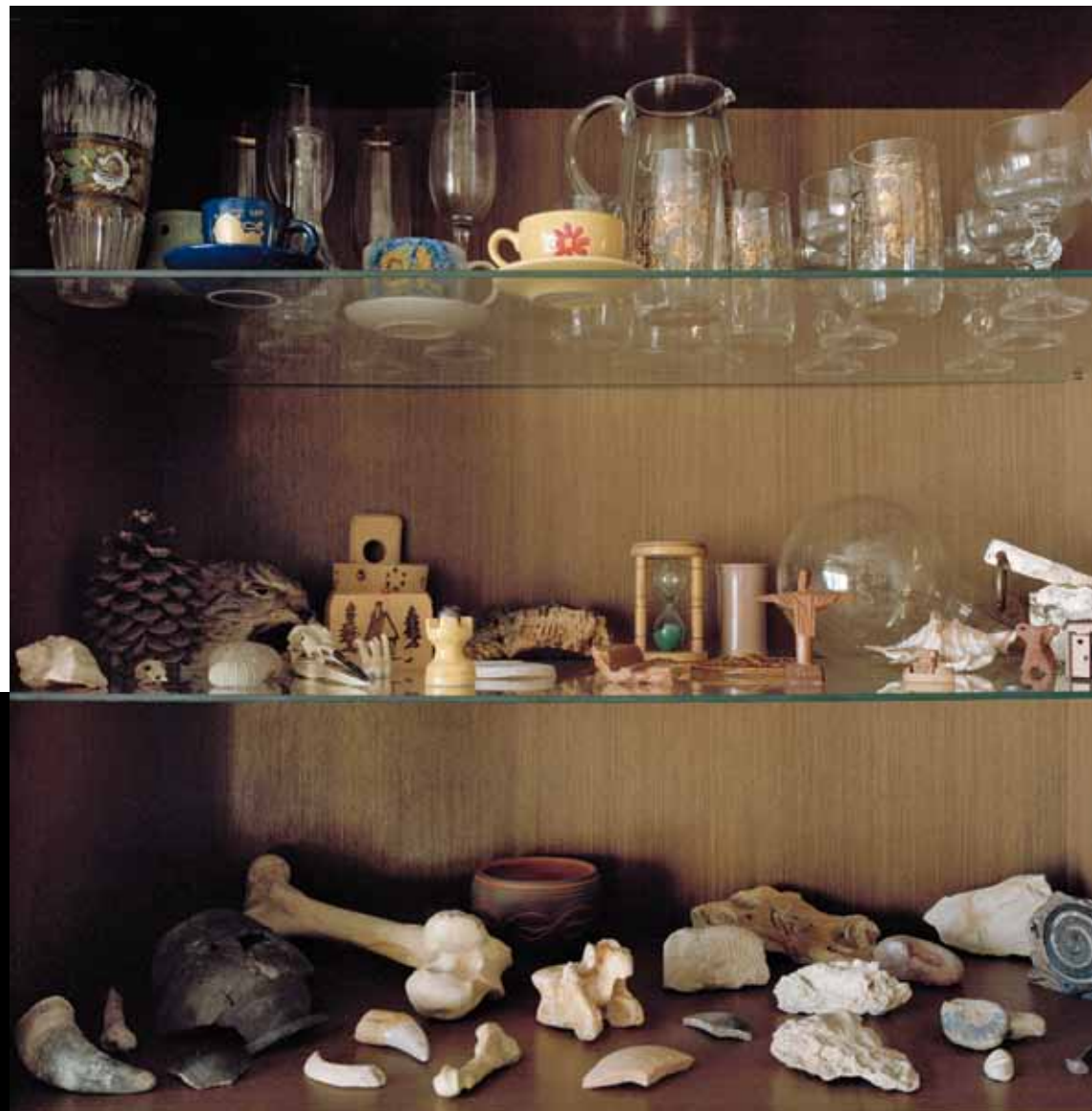
Albín Brunovský (25 December 1935, Zohor, Czechoslovakia – 20 January 1997, Bratislava, Slovakia) was a Slovak painter, graphic artist, lithographer, illustrator and pedagogue, considered as one of the greatest Slovak painters of the 20th century.

John Morris Reeves (1 July 1909 – 1 May 1978) was a British writer known as James Reeves principally known for his poetry and contributions to children's literature and the literature of collected traditional songs.

J'ai fait la connaissance de Pavol Kociš au club photo, et je suis invitée chez lui à l'heure du thé. Il habite dans un quartier résidentiel près du centre, que je connais déjà pour m'y être promenée un dimanche l'automne dernier.

Nous parlons en allemand. La véritable passion de Pavol est la spéléologie. Il magnifie les grottes par la photographie. Pour ce faire, il orchestre une équipe de spéléologues et des projecteurs qui éclairent jusque dans les recoins des grottes. La grotte devient alors un palace souterrain.

Depuis le changement de régime politique, Pavol Kociš a créé sa petite entreprise. Ce qu'il lui manquait le plus avant le changement, c'était la possibilité de voyager, de choisir la destination de ses vacances. De nombreux objets dans la vitrine du séjour montrent son attention pour les choses de la terre et son plaisir de voyager; je photographie la vitrine.



Mercredi 1^{er} février 2012

En Slovaquie, on appelle bazar aussi bien les magasins vendant des antiquités que ceux qui vendent des objets d'occasion à bas prix. Pour ma part, toutes les façons de remettre les objets en circulation m'intéressent, que cela soit pour leur valeur esthétique, marchande ou pour une valeur d'usage.

Chez les antiquaires, je reconnais les vases et les verres en cristal de Bohême, leur couleur rubis et les motifs gravés. Mes grands-parents exposaient de tels verres précieux dans la vitrine du salon. Jamais, je n'ai vu ces verres sortir de la vitrine, pas même pour les grandes occasions.

Je reconnais les lourds cendriers bicolores en verre et les vases aux bords élancés.

Je reconnais certains objets en argent et la vaisselle en porcelaine de Karlsbad ornée d'un motif appelé *Zwiebelmuster* (motif d'oignon). Je reconnais en eux des ustensiles de table des bonnes maisons en Allemagne.

Dans un set de six verres de cognac, je reconnais le design des verres à vin que j'ai achetés à la vieille dame au marché Blšák. Je saisis l'occasion pour demander l'origine des verres. Le vendeur m'écrit le nom de la série sur un papier: Zlatá Zuzana et Zlatý Ján. Traduit en français cela donne: Suzanne et Jean d'or !!

Au bazar des objets de «seconde chance», je reconnais des coupes en verre blanc industriel avec leur carafe carrée. Je reconnais, à ma grande surprise, un poisson multicolore en verre que je pensais originaire de l'ancienne Allemagne de l'est. Un ami à Paris en possède une bonne vingtaine dans sa collection. Je repars avec un vase hongrois, une assiette en bois peint, une boîte en métal, deux verres et le poisson bien sûr.



Plus tard, les recherches sur l'origine du poisson en verre me conduisent à Venise, au nord de la lagune. Depuis le 13^e siècle les verriers de Venise sont installés sur l'île de Murano pour mieux protéger la ville du feu fréquemment échappé des fours.

Je trouve étrange que ce modèle de poisson ait été exporté en masse vers l'Est, probablement dans les années 60.

« Les Japonais des temps anciens préférèrent l'alliance de trois objets sans lien apparent entre eux : des merveilles venues jadis des pays chinois maritimes – une épée, une perle, un miroir de bronze. Ces « Trois bijoux », production d'une extrême valeur matérielle dans des sociétés d'il y a plus de deux mille ans représentent une combinaison bénéfique qui protégerait leur possesseur contre les forces occultes et permettrait éventuellement de s'attirer les bonnes grâces. »

Je m'inspire de cette combinaison des « Trois bijoux » pour mes compositions photographiques d'objets trouvés ou acquis dans les bazars.





Vendredi 3 février 2012

Par une température allant jusqu'à -20°, il n'est plus question de flâner dehors ; je réduis mes sorties vers des endroits chauffés : les cafés, les musées, les galeries marchandes.

Aujourd'hui, je visite le Východoslovenské múzeum. Ici, l'entrée se paye par étage. À chaque étage une collection. Je règle pour les trois niveaux avec le sentiment de contribuer un peu au paiement de la facture d'électricité. Le musée est plongé dans le noir.

Une gardienne me précède de salle en salle, allume et éteint les éclairages au fur et à mesure que j'avance. Certaines salles sont équipées de détecteurs réglés sur un temps de visite moyen : je ne cesse d'agiter mes mains devant les capteurs afin de prolonger leur durée d'illumination. Décidément, j'excède le temps de visite prévu car la gardienne a disparu et je suis à nouveau seule dans les salles immenses.

Au rez-de-chaussée, je trouve une belle collection de minéraux : une améthyste du Brésil m'arrivant à la taille et des opales provenant de Slovaquie. Un éclairage de vitrine présente les formations minérales comme des créatures précieuses. Je photographie les vitrines comme un puits de lumière qui se situerait entre ma mémoire et les fenêtres ouvrant sur la ville.

Le premier étage est dédié à un grand maître de la sculpture gothique sur bois. Il était établi dans la région à Spiš. Ses sculptures sont d'une qualité extraordinaire. J'affectionne particulièrement une Vierge aux cheveux ondulants et la Sainte Barbe avec une tour lourde comme une montagne sur son épaule. Son père en avait fait sa prisonnière désirant la protéger des hommes et de la croyance chrétienne. Le poids porté par Sainte Barbe appelle en moi l'image des tours de la cité Frais Vallon à Marseille où beaucoup de jeunes sont prisonniers par manque de perspectives d'une existence plus sereine.

Au deuxième étage, du mobilier du 18^e au 20^e siècle : la bourgeoisie à table avec une vaisselle raffinée et des lustres en verre de Murano.

C'est ici, entre minéraux, sculptures gothiques et mobiliers, que j'aimerais exposer le travail fait à Košice.



Je sors comblée du musée, et quand je trouve sur les marches d'entrée deux trombones aux formes tout à fait inhabituelles, j'envoie une pensée affectueuse à mon ami Jean. Les trombones rejoindront sa collecte.



Verre dans une vitrine de minéraux à l'occasion de l'exposition au musée en avril 2013.

Pohár vo vitríne minerálov počas výstavy v múzeu v apríli 2013



Photographie provenant des archives
du Východoslovenské múzeum.

Fotografia z archívneho fondu Východoslovenského múzea



Coquillage de la collection du musée,
«déplacé» à l'occasion de l'exposition en avril 2013.

Mušľa zo zbierky múzea, premiestnená počas výstavy v apríli 2013

PROTEST GORILA

KOŠICE - 3.2.2012
16:00 - DOLNÁ BRÁNA



Vendredi 3 février 2012 à 16h

Des affichettes appellent à manifester contre une affaire de corruption baptisée Affaire Gorille, *Kauza Gorila* en slovaque.

La publication en décembre 2011 d'un document secret met à nu des méthodes de corruption entre le chef du groupe financier privé Penta Investments et des dirigeants politiques slovaques. Nous sommes dans les années 2005 à 2007. Les négociations concernent les conditions de privatisation de plusieurs institutions d'état comme l'industrie d'énergie slovaque, l'aéroport de Bratislava et les télécommunications. Afin d'obtenir l'accord à la privatisation, Penta aurait accordé des sommes d'argent généreuses à ses interlocuteurs.

À 16 heures, je me rends sur la place du centre-ville où une tribune en bois a été montée pour l'occasion. Des jeunes gens arrivent par petits groupes entièrement emmitoufflés tant le mélange de vent, de neige et de degrés en dessous de zéro rend la respiration difficile. Certains protègent leur visage d'un masque de gorille en carton, d'autres hissent des banderoles.

Les élections législatives en mars 2012 ont été clairement dominées par les conséquences de l'affaire Gorila. Le parti social-démocrate (SMER-SD) a emporté la majorité des voix. Ses principales mesures annoncées sont la fin de l'impôt à taux unique, une plus forte taxation des plus fortunés et des entreprises et bien sûr la lutte contre la corruption et la réduction des déficits publics.

Dimanche 5 février 2012

Pour ne pas rester enfermée dans ma chambre la journée entière, je m'habille de courage, de gants et d'un bonnet pour aller au café du musée que je sais bien fréquenté les après-midi. Un vent mêlé de neige s'est levé pendant la nuit et les thermomètres publics affichent -15°.

Les jeunes femmes portent des anoraks en tissu synthétique et sortent sans se protéger la tête et les mains. Il en va tout autrement pour les vieilles femmes à Košice. À -10°, elles sortent en manteaux de fourrure avec une toque assortie. Je leur trouve une belle allure et il me semble qu'il n'en faut pas moins pour résister à ce froid de loup.

Au café, je prends une place près de la fenêtre et un thé aux épices. La cathédrale n'est pas loin et je commence à me sentir familière de la ville. J'observe l'effacement progressif de toute couleur et de toute profondeur du dehors. Les derniers courageux se fondent dans les bourrasques de neige et l'architecture. Un air blanc et poudreux emballe tout et une sensation d'éternité se déploie timidement. Cela appelle un sentiment de bien-être et je loue l'ingéniosité humaine d'avoir su construire des demeures chauffées d'où l'on peut voir le paysage sans y être.

Mercredi 8 février 2012

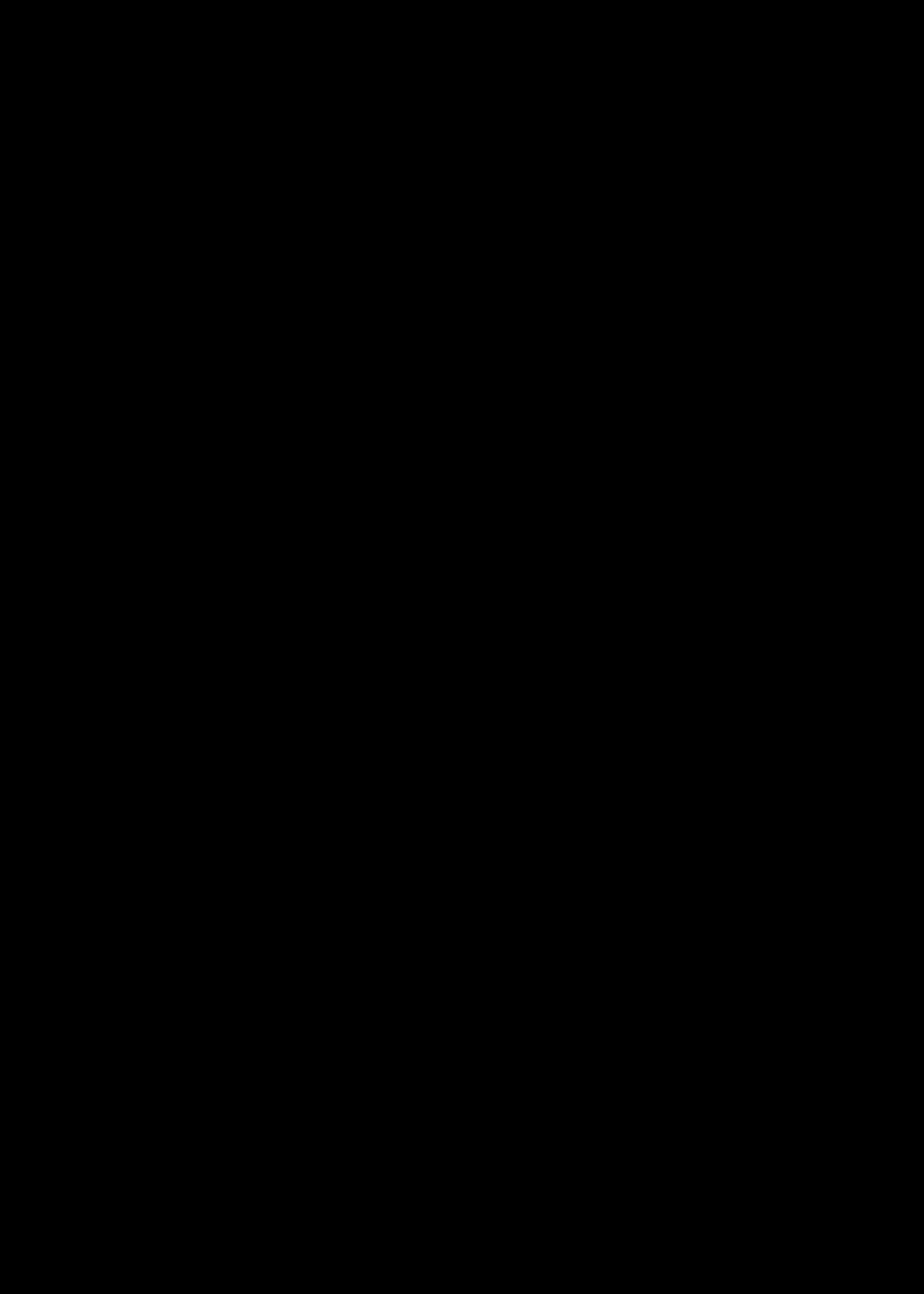
C'est par un coup de téléphone de l'aéroport de Paris, que j'apprends le dépôt de bilan de la compagnie hongroise Malév. Tous les départs sont annulés et aucun remplacement n'est prévu. Le coup de téléphone venait de mon ami Jean. Bagage en main, il attendait l'envol pour Budapest. Deux bonnes heures en voiture séparent Košice de la capitale hongroise. Malév assurait un service de car entre les deux villes.

«La compagnie nationale hongroise Malév cesse de voler à son tour après soixante-six ans d'existence. Ses dirigeants ont déclaré vendredi que faute de liquidités Malév, qui emploie 2 600 personnes et représente 40% du trafic de l'aéroport international de Budapest, était contrainte de cesser son activité. Redevenue entreprise publique en février 2010, Malév s'est retrouvée au bord du gouffre lorsque la Commission européenne a jugé il y a un mois qu'elle devait rendre à l'État hongrois 126 millions d'euros perçus de 2007 à 2011, une somme jugée illégale par Bruxelles. Un remboursement impossible pour la petite compagnie qui, sur la seule année 2010, a affiché un déficit de 85 millions d'euros.»

L'annonce du départ raté de mon ami m'emplit d'une grande tristesse et tout élan de poursuivre la résidence s'affaisse subitement comme une maison qu'on aurait vidée de l'intérieur avec un si grand acharnement que les murs n'ont plus rien à tenir. Tout aussi subitement vient le désir de disparaître de la terre slovaque. Nous avions prévu d'explorer les environs de Košice, de quitter la ville pour aller vers les forêts, traverser les villages et visiter les églises en bois.

Deux jours plus tard, Lena m'accompagne à l'aéroport pour mon départ à Paris.

Le soir, je trouve un ventilateur de table des années 80 à côté d'une poubelle.



spodu skrutkou 12 k stativu 2. Po pripavení kamery pripojíme drôtenú spúšť, ktorú môžeme upevniť k ovládacej páke sponkou.

Hlavica umožňuje vertikálny pohyb od vodorovnej polohy 15° hore a -95° dole, čo úplne postačí. Ak to bude potrebné, môžeme si

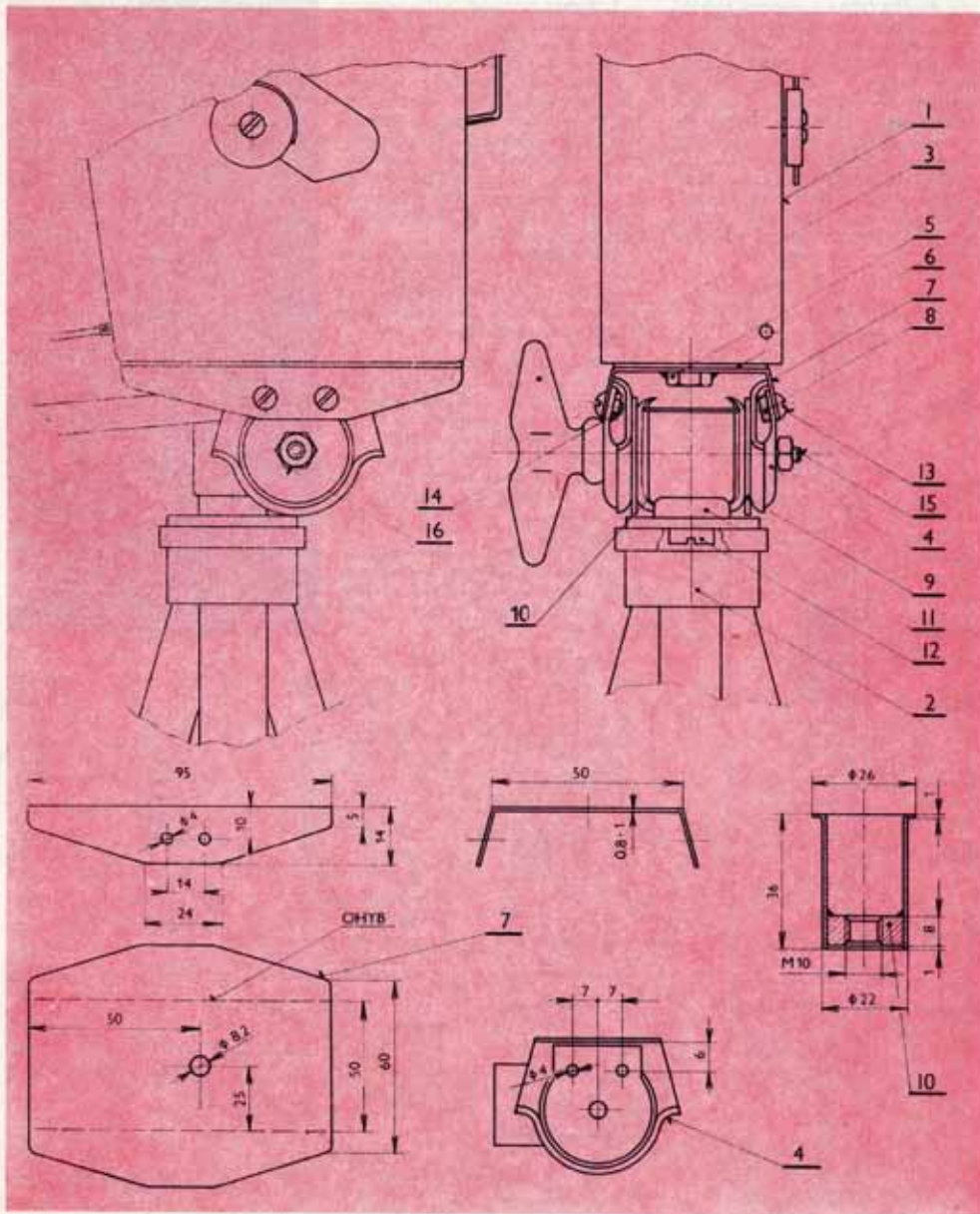
pomôcť naklonením stativu. V horizontálnej polohe umožňuje hlavica pohyb o celých 360°

Hlavicu ustaviť v potrebnej polohe pritiažením ľavej matice stredového svorníka 15. Pre ľahšiu manipuláciu ju nahradíme krídlovou ozdobnou maticou 3, ktorou je na bicykli upevnená predná os. Závit je

zhodný, matica je z hliníka.

V prípade, že by sme na panoramatickú hlavicu upevňovali širšiu kameru alebo reflektor a matica by bránila nasadeniu, možno ju primerane upraviť skrátením krídeliek a príslušným zaoblením hrán.

VLADIMIR ZÁBILKA



La résidence de création

Ces notes et ces photographies ont été réalisées pendant ma résidence à Košice entre octobre 2011 et février 2013. Les photographes Pavel Smejkal et Erick Gudimard sont à l'initiative des échanges entre Košice et Marseille, villes Capitales européennes de la culture en 2013. Je loue leur capacité d'engager des projets sans en connaître l'issue et de faire confiance aux artistes.

La résidence est un temps de fragilité et de force à la fois. Un jour, un ami m'écrit une lettre en guise de postface dans un catalogue qui évoque ce temps de création bien particulier: «*Tu-vas-dire.doc*, chère Suzanne, est le nom du fichier par lequel je vous écris. ...

Résider, c'est une décision personnelle, une démarche humaine. C'est avant tout être accueilli. L'artiste est, à son arrivée, une sorte de corps étranger à la ville. Comment s'intègre-t-il à la vie d'une collectivité? À la vie locale? Que permet le temps de résidence?

Dans vos séries photographiques, on ressent l'intimité qu'on amène avec soi, et celle qu'on laisse. Vous exprimez ainsi «l'inconfort» de l'artiste. Il devient alors primordial pour vous de reconstruire un réseau d'intimité. Vous photographiez les gens chez eux, les visitez et revisitez. Vous nous posez la question: Qu'est-ce que le confort? Dans un lieu où chacun rentre chez soi, sauf vous! L'équilibre est fragile entre l'inconfort (en perpétuel déplacement, loin de ses proches, de son quotidien, de sa cuisine...) et la grande disponibilité qui en naît. Le rapport à l'autre devient ce nouveau «confort» qui apparaît dans votre pratique de l'art et permet de faire jaillir des choses nouvelles: des possibles.»

14 juin 2012

« Suite aux nombreuses plaintes de riverains – accusant les Roms de dégradations, d’agressions et de trafic de drogue – la municipalité de Sered’ (à l’est de Bratislava) a décidé de construire un mur afin d’obstruer l’une de ses ouvertures. Le maire affirme qu’il s’agissait de la seule réponse possible aux problèmes de cohabitation entre la communauté rom et le reste de la population. Les habitants des quartiers adjacents ainsi que les représentants de la communauté rom ont été consultés, assure-t-il. »

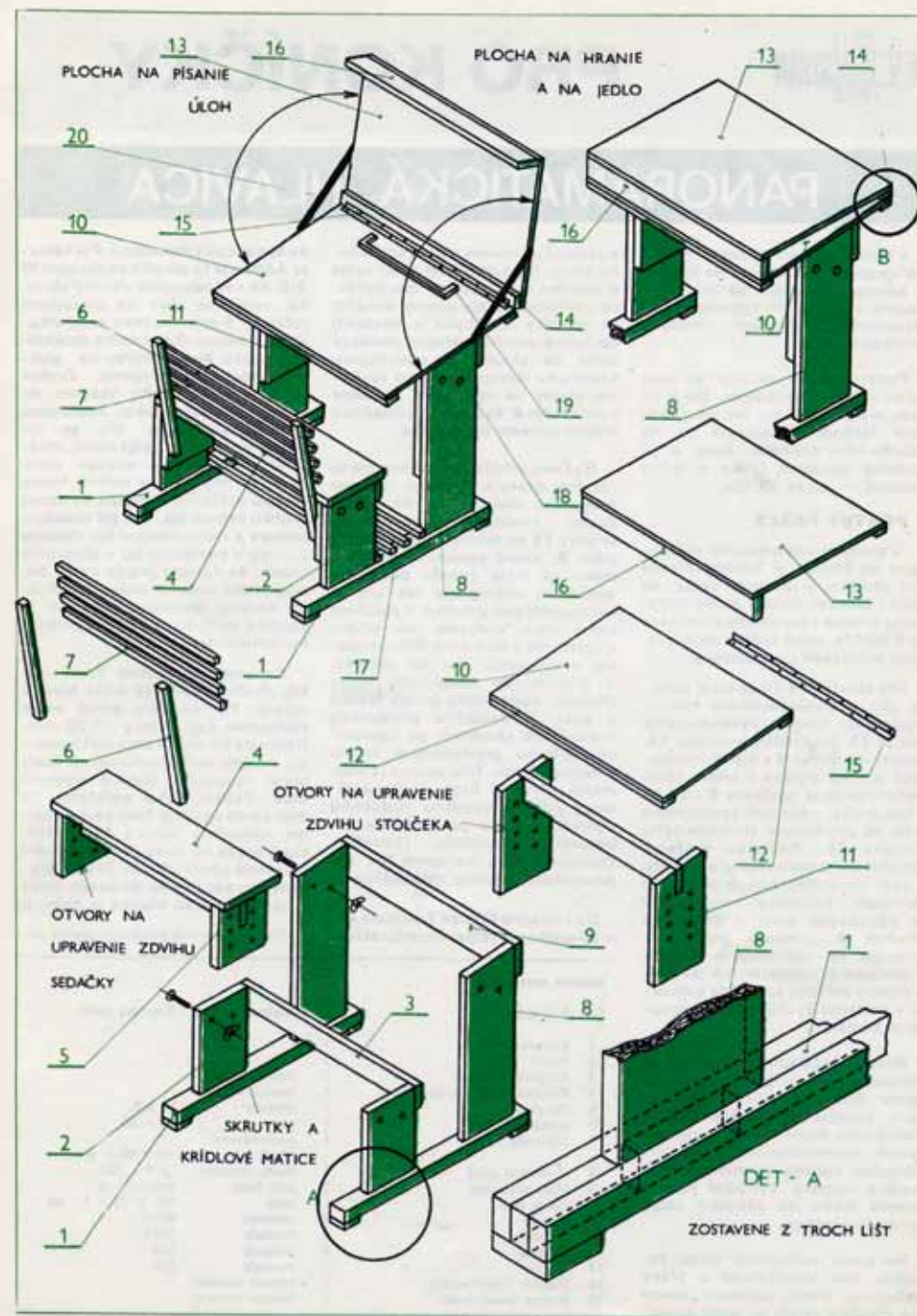
Hu-lala, journal en ligne d’actualité hongroise en langue française

14 décembre 2012

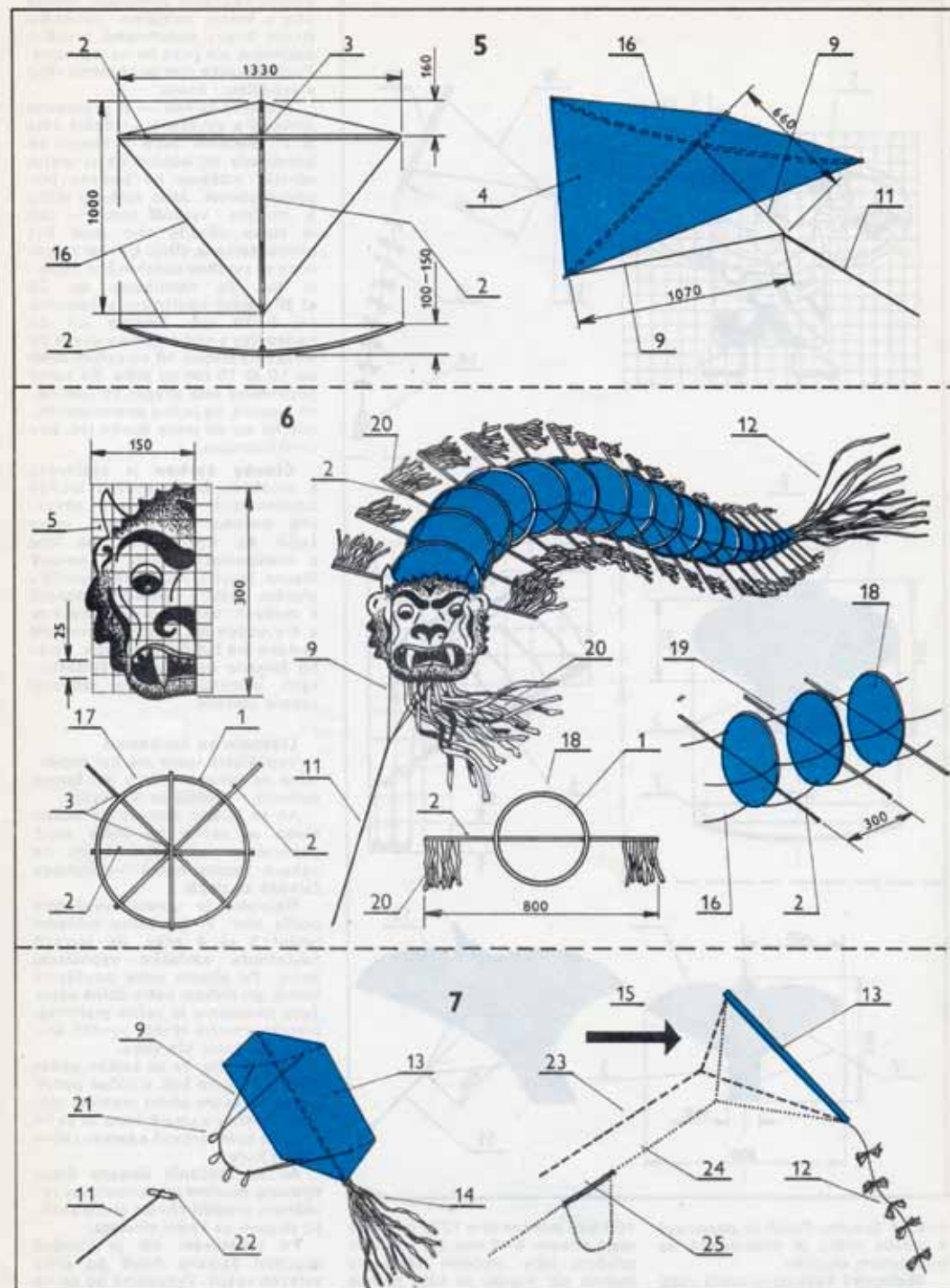
L’avocate Vanda Durbáková veut réparer l’injustice subie par des femmes roms stérilisées sous la contrainte :

« LONG à laquelle elle participe, le Centre pour les droits civils et les droits de l’homme, a mené dès 2003 une longue enquête conclue par un volumineux rapport intitulé *Le corps et l’âme: stérilisation forcée et autres atteintes à la liberté reproductive des Roms en Slovaquie*, qui lui-même déclencha l’ouverture d’une enquête pénale – qui ne donna rien. Sur les 230 femmes roms que les enquêteurs de l’ONG interrogèrent, 110 avaient été stérilisées soit sous la pression, soit en ignorant même l’intervention qu’elles allaient subir. »

Libération en ligne, 14 décembre 2012



Les documents des pages 94, 97 et 99 ont été prélevés du magazine *U rob si siám* (Fait-le toi-même) des années 60/70. Reprodukcje na stranách 94, 97, 99 pochádzajú z časopisu *Urob si sám*, z čias šesťdesiatych a sedemdesiatych rokov.



Samedi 19 janvier 2013

Depuis un moment, Jean est plongé dans les pages d'un livre de cuisine. Il cherche des recettes de sauces pour accompagner une tête de veau qui baigne déjà dans un bouillon de légume parfumé de clous de girofle, de cannelle, de laurier, de poivre et de piment oiseau.

J'observe sa présence entière au monde des sauces et je vois de la beauté dans son attention.

Puis, le livre de cuisine slovaque acheté l'hiver dernier au marché de Blšák me revient à l'esprit ; il est posé à côté d'un autre livre de la même époque d'Henri-Paul Pellapat. Je compare les reproductions photographiques : du noir et blanc pour illustrer les tables mises avec des plats slovaques, de la couleur qui mise davantage sur la composition des plats dans les illustrations françaises des années 60. Quand on regarde les livres de cuisine actuels, ce rapprochement de la matière s'est accentué à l'extrême, au point de ne plus montrer ni la table, ni la vaisselle, ni même le plat, mais seulement un détail évocateur de la nourriture. La photographie de cuisine a cheminé de l'art de la table, à l'art de présenter le plat, à l'art d'en faire rêver. Elle ne montre plus l'exemple, elle séduit : par une nuée se dégageant d'une pomme de terre rencontrant une branche de persil ou par une goutte de chocolat coulant d'un cul de poire.

J'essaie d'associer les recettes en langue slovaque aux illustrations, mais je n'y parviens pas. Un traducteur en ligne me donne quelques titres et je m'arrête aux croquettes aux bolets.

Dans les années 70, les croquettes représentaient toujours un jour de fête pour l'enfant que j'étais.



Hríbové krokety

(rozpočet pre 4 osoby)

½ kg hríbov, 2 dkg masti, 2 dkg cibule, 10 dkg žemlí, 2 dkg krupice, 6 dkg strúhanky, 8 dkg masti, 1 vajce, voda, soľ, čierne korenie, strúhanka na obalovanie.

Na masti zapeníme pokrújanú cibuľu, pridáme umyté, pokrújané hríby, trochu vody a prúkryté dustíme. Potom k nim pridáme namočené, vytlačené žemle, vajce, krupicu, strúhanku, čierne korenie, soľ, všetko dobre premiešame a necháme chvíľu stáť, aby krupica napučala. Potom na lopári vysypanom strúhankou formujeme valčeky, ktoré vyprážame v horúcej masti.

Podávame so zemiakovou kašou.

Croquettes aux bolets

(Pour 4 personnes)

½ kg de bolets, 20 g de graisse, 20 g d'oignons, 100 g de pain, 20 g de semoule fine, 60 g de chapelure, 80 g de graisse de friture, 1 œuf, de l'eau, du sel, du poivre noir, de la chapelure pour la cuisson.

Faire revenir l'oignon haché dans la graisse, ajouter les bolets lavés et découpés avec un peu d'eau et faire cuire à l'étouffée. Ajouter le pain mouillé et pressé, l'œuf, la semoule fine, la chapelure, le poivre et le sel. Mélanger le tout et laisser reposer pour faire gonfler la semoule. Former ensuite de petits rouleaux sur une plaque couverte de chapelure puis, frire les rouleaux dans la graisse très chaude.

Servir avec de la purée de pommes de terre.





Vendredi 1^{er} février 2013

Nous avons cinq jours à Košice pour préparer une exposition au mois d'avril. Pavel Smejkal me conduit dans un laboratoire photographique situé au village Fil'akovo. C'est ma première sortie de la ville et j'accepte avec plaisir ce trajet en voiture de plus de 150 km le long de la frontière hongroise. Pavel raconte le paysage et parfois les histoires souterraines qui le constituent. Nous passons l'usine sidérurgique US Steel, plusieurs carrières de calcaire, des sites d'escalade, des routes menant à des grottes, un château sans toit et des fermes isolées.

Nous parlons de projets artistiques et Pavel exprime la fragilité de son univers, de devoir faire avec un public sans grande expérience de l'art, de toujours se heurter à la question « à quoi ça sert ? », toujours entendre dire que l'art coûte trop cher.



Merci à

Erick Gudimard, Les Ateliers de l'image, Marseille et Pavel Smejkal, PhotoART Centrum, Košice, initiateurs du projet d'échange.

Lena Jakubcáková et Marianna Marcinková pour la traduction du journal en langue slovaque.

Karol Stollmann, L'udmil Andrejev, Ladislav Ostoka, Marek et Katarína Vološin, Lena Jakubcáková, Peter Franko et Pavol Košic pour m'avoir accueillie chez eux.

Peter et Ivana Petrov pour leur hospitalité et leur aide à ma recherche d'objets.

Pavel Kalmár pour le prêt des photographies des pages 103 et 107

Robert Pollák, directeur du Musée de la Slovaquie orientale.

Marek Hotovcin, en 2011, chargé du fond photographique au Musée de la Slovaquie orientale

Joëlle Metzger, Martine Defert, Jean-Christophe Garcia et Bénédicte Chevallier pour la relecture du texte français.

Isabelle Reiher, directrice du Cirva (Centre International de Recherche sur le Verre et les Arts plastiques) à Marseille et Fernando Torre souffleur de verre au Cirva, pour avoir ressoudé le pied du verre vert.

Vincent Perrottet pour le travail graphique.

Jean Schneider pour son soutien de tous les jours.

Publié avec l'aide du Conseil Général des Bouches-du-Rhône



Janvier 2014



Deravá hlava

La mémoire comme une passoire

Dve či tri veci, ktoré som videla v Košiciach

29. október 2011 až 13. február 2013

Denník a fotografie Suzanne Hetzel

Denník do slovenského jazyka preložili

Lena Jakubčáková a Marianna Marcinková

Dve či tri veci...

Keď v roku 1966 Jean-Luc Godard točí film Dve či tri veci, ktoré o nej viem (Deux ou trois choses que je sais d'elle) v období urbanizácie parížskeho regiónu, zameriava sa na skupinu ľudí a vecí práve z pohľadu týchto premien.

Prostredníctvom zvláštneho správania postavy Juliette si divák utvára obraz o spoločnosti, ktorá sa mení na spoločnosť konzumu a prostitúcie.

Pre Godarda je totiž prostitúcia istou esenciou a metaforou sociálnych vzťahov v našich kapitalistických spoločnostiach.

Godard tiež tvrdí, že v názve tohto filmu je vyjadrený aj jeho obsah, teda myšlienka, že o žene a meste netreba vedieť a povedať všetko a že je na divákovi, ako si doplní skladačku príbehov. Názov mojej práce z Košíc je inšpirovaný práve Godardom a hlavnou myšlienkou jeho filmu, o ktorej režisér hovorí: „Dve či tri veci... [to znamená, že] do filmu treba dať všetko, avšak netreba všetko povedať“. A tak fotografie, kuchynské recepty, literárne citáty a výpovede ľudí v tomto denníku ukazujú a hovoria dve či tri veci o meste, ktoré prešlo výraznými zmenami po prechode od komunistickej ku kapitalistickej spoločnosti.

Nedeľa, 30. október 2011

Som ubytovaná blízko gotického Dómu svätej Alžbety a moja prvá prechádzka je, prirodzene, namierená práve k nemu. Pred portálom ma rýchlym krokom míňa jedna žena. Má na sebe vestu z nepravnej kožušiny, čierny sveter a úzke džínsy. Opäťky jej čiernych vysokých číziem klopajú na nádvorí pred chrámom, potom sa otočí a vojde dnu. Zdá sa, že vie presne, kam chce dôjsť, a ja sa vyberám za ňou. Rýchlo pokľakne a mieri rovno do ľavej lode chrámu. Je tam len veľmi slabé osvetlenie. Jej kroky sa spomalia pred nejakým radom. Pred ňou už čaká osem ľudí, preto váha, či sa má zaradiť. Nechápem hneď, o aký rad ide, na čo v rade ľudia čakajú, a pochopím to, až keď v diaľke niekoľkých metrov uvidím kľáčiacu ženu pred okienkom spovednice. Jej hlava je v tom prítmí pravdepodobne blízko hlavy kňaza. Keď sa otočím, uponáhľaná žena tam už nie je. Chvilu sa zamýšľam nad katolíckou tradíciou spovede, pri ktorej sa vyznanie ľútosti nad svojimi hriechmi spája s pocitom viny a s prosbou o odpustenie. Dnes sa však výčitky nespájajú s vinou, trestom a spoveďou. No vytvorili sme si nejaké iné miesta na „vyznanie“ svojich výčítiek svedomia?

Žasnem nad všetkými tými mladými ľuďmi v kostole aj nad toľkými obchodmi s náboženskými potrebami, ktoré následne objavujem v meste.

Utorok, 1. november 2011 a niekoľko návštev v januári a februári 2012

Na ochutnávku miestnych cukrovniiek si vyberám viaceré predajne. Mojou najobľúbenejšou cukrárňou sa rýchlo stáva Aida, a to najmä vďaka veľkým priestorom pre návštevníkov a pre svoje známe dekoračné predmety a figúrky z farebného cukru, ako sú snehuliak, trpaslík, lienka, prasiatko, jedlička, muchotrávka, klinčeky a červené, ružové, žlté, svetlomodré a fialové ruže. Pripomínajú mi obľúbené figúrky z môjho detstva v Nemecku, ktoré sa tam spájajú s významnými udalosťami ako narodeniny, svadba či Silvester a ktorými sa zdobia cukrovinky naskladané do pyramíd a poschodové torty, príležitostné zákusky a slávnostne obložené taniere. Spomínam si tiež, že kvôli veľmi tvrdému cukru sa z nich nikdy nedalo odhryznúť a že jemnosť niektorých kúskov pripomínala jemnosť čipky.

Vo výklade obdivujem veľkoleposť zákuskov, ich farby a bohaté plnky. Žltý, ružový alebo čokoládový krém je zrejme základom slovenských zákuskov, ako sú Višňová bomba, Šľahačkový krémeš, Francúzsky krémeš či Likérová špička. Vďaka mojim skúsenostiam z návštev nemeckých, rakúskych, francúzskych, švajčiarskych a maďarských cukrární dokážem spájať chute s niektorými tvarmi a farbami. Napríklad čierna masa je z maku a bledožltá tekutina je likér z vaječných žĺtkov. Vyberám si Višňovú bombu a Likérovú špičku pre ich výrazné mená a tvar sopyk zaliatých v čokoláde.

Najviac ma však prekvapuje rozľahlosť Aidy, najmä časti, kde si ľudia môžu sadnúť k svojim dobrotám. Na zákazníkov tam čaká mnoho stolov a atmosféra, ktorá má bližšie k nejakej podnikovej jedálni než k cukrárni, čajovni či kaviarni.

Vidím, že niektorí ľudia sa tu chodievajú zohriať, hlavne v posledné dni s príchodom zimného veterného počasia a prvých snehových vločiek. Mnohí sedia pri stoloch sami, zokbajú nejaký koláč či zmrzlinu, alebo sa zohrievajú pri čaji. Prekvapujú ma tí, ktorí si v tejto mínus desaťstupňovej zime objednávajú zmrzlinu. Zamýšľam sa nad vysokou spotrebou bravčového mäsa, údenín a pálenky, pri ktorej môže zmrzlina vyvažovať nerovnováhu medzi teplom a chladom. Alebo že by chuť na zmrzlinu v zime mohla byť nostalgickou spomienkou na prímorské počasie a nekonečné ničnerobenie na slnkom zaliatych plážach?

Mimochodom, často používaný pozdrav „ahoj“, ktorým sa kamaráti na Slovensku zdravia pri stretnutí či rozlúčke, má tiež niečo spoločné s morom, pretože „ahoj“ sa v nemčine používa vo význame slovenského zbohom, ktoré sa zvykne adresovať námorníkom, keď odchádzajú na more.

Práve v cukrárni Aida si najjasnejšie vybavujem pocit, ktorý som mala pri čítaní príbehov spisovateľa Sándora Máraia: že sa rozprávame, zaujímame sa jeden o druhého, niekedy žijeme spolu, ale v hĺbke duše je každý človek vždy sám. Všetko ostatné je len zvyk, povrch a túžba

uniknúť tejto nekonečnej samote.

Sándor Márai spáchal samovraždu vo februári '89 v San Diegu v Spojených štátoch, krajine svojho exilu, niekoľko mesiacov pred pádom Berlínskeho múru a pred koncom komunistického režimu. Narodil sa s príchodom 20. storočia v Košiciach v časoch Rakúsko-uhorskej monarchie, keď sa mesto ešte volalo Kassa.

Utorok, 15. január 2013

Keď si po roku čítam svoje zápisky o Máraiovi, o tom nesmierne hlbokom smútku, ktorý sa akoby lepí na niektoré bytosti, a o zúfalstve, od ktorého nás niekedy vôbec nič nedelí, myslím na Gabiho Faragea. Gabiho vznešené nápady skúmali, ako vylepšiť život v meste a čo urobiť, aby sa v meste ľudia cítili príjemnejšie. Umenie, architektúra, kuchyňa, záhradníctvo, priestory na prechádzky, vo všetkých týchto oblastiach chcel Gabi svojimi projektmi ponúknuť ľuďom viac šťastia, hrdosti a slobody v meste. Gabi však zrejme zabudol na vlastné šťastie a každý ďalší projekt ho od neho stále viac vzdal'oval.

Gabi Farage sa obesil 24. mája 2012. Jeho posledný projekt, ktorý sa mal realizovať v centre Marseille v rámci Európskeho hlavného mesta kultúry Marseille-Provence 2013, musel byť zrušený. Je mi nekonečne ľúto, že tento krásny človek nevedel vytvoriť „Lieux possibles“ („Možné miesta“) – investičný projekt cielených zásahov do mestského prostredia aj pre seba.

Streda, 2. november 2011

Na november je dnes výnimočne príjemné počasie a slnečné svetlo žiari tak, akoby volalo o priazeň anjelov. Vyberám sa k jazeru pri sídlisku Nad jazerom, k jednému z viacerých letných rekreačných stredísk v Košiciach. Po ôsmich električkových zastávkach sa ocitám v juhovýchodnej časti mesta. Les a niekoľko bytoviek zaliatych zlatom od zapadajúceho slnka priam lákajú na prechádzku okolo jazera.

V tomto ročnom období už nevidno žiadneho plavca. Muži rybárčia na brehoch rieky, ženy sa prechádzajú s kočíkom alebo s deťmi, ktoré držia za ruku, muži alebo ženy si vyšli na prechádzku so psami, mladí sa schádzajú ďaleko od zraku dospelých. Mám chuť fotografovať drevené stavby a konštrukcie na brehoch rieky, ktoré umožňujú spraviť si predstavu o tunajšom letnom živote.

Na ceste naspäť, na zastávke Verejný cintorín do električky nastúpi obrovský dav. O niekoľko sekúnd sa tlačíme ako sardinky. Vidím tam len ženy, väčšinou staršie. Je skoro päť hodín, zrejme čas, kedy sa ľudia vracajú z práce domov. Cez okno však nevidím žiadnu tovareň, bránia mi v tom ľudia.

Piatok, 4. november 2011

mandľovozeleňá, smaragdová, tyrkysová, mätozeleňá, olivová

kanárikovožltá, okrová, slnečnicovožltá

oranžová, marhuľová, tmavoružová

fialová, levanduľová, granátová

svetlosivá, šedivá, bridlicovočierna, tmavohnedá, béžová

Maliari majú teraz na stavbách v Košiciach veľa práce. Mnohé obytné domy a bloky sa na rok 2013, rok Európskeho hlavného mesta kultúry, zmenili či skrášlili vďaka investíciám do nových izolácií, náterov alebo okien. Nie je skrášľovanie vežiakov a blokov istým spôsobom aj skúmaním ich architektúry? Detské ihriská, ktoré si tu pamätajú ešte časy ich vzniku v šesťdesiatych rokoch, a niekoľko stromov pri blokoch naznačujú hranicu medzi súkromným a verejným priestorom.

Neskôr sa dozvedám, že väčšinou sú obyvatelia aj vlastníkmi bytu, v ktorom žijú. Zamýšľam sa nad hĺbkou prirovnania Jeana-Luca Godarda, ktorý v roku 1966 sídliská pre sociálne nižšie vrstvy na periférii Paríža (vo Francúzsku nazývané H.L.M.) prirovnal k istej forme prostitúcie tela a ľudských vzťahov. Myslím si však, že sa to týka rovnako aj tých, ktorí dnes bývajú v drahých letných domčekoch a vilách alebo aj v bytoch v centre mesta.

Nedeľa, 6. november 2011

Po ulici kráča muž s igelitovou taškou prehodenou cez rameno, v ktorej sa rysuje nejaká biela hmota. Aby som zistila, čo v taške nesie, vyberám sa smerom, odkiaľ prišiel a ktorý ma zavedie k stánkom, kde sa predáva úroda zo zeleninových záhrad. V ponuke je sezónna zelenina: tekvice, paštrnák, červená a biela kapusta, zemiaky, cibuľa, zeler, olúskané orechy, med, päť druhov fazule. Vo výklade identifikujem tovar pod bielymi igelitovými vrecami: je to biela nastrúhaná kapusta. Desiatkilové vrece stojí 3 eurá 50 centov, kilo zemiakov stojí 30 centov a cena väčšiny zeleniny sa pohybuje medzi 50 centami a 1 eurom.

Kapusta a zemiaky sú zrejme základom jedál v skromných domácnostiach, minimálne u starších ľudí, pretože na trhu nevidím nakupovať ani jedného mladého človeka. Predstavujem si nejakú hustú polievku ozdobenú kúskom špekáčika. Spomínam si, že takéto polievky varievala aj moja stará mama na severozápade Nemecka.

Utorok, 8. november 2011

Niekedy sa stáva, že uvidím čosi, čo sa zúži do jedného obrazu, ktorý potom putuje v mojej pamäti. Tento obraz môže aktivovať proces rozpomätávania sa na situáciu, krajinu, osobu alebo jednoducho len na čuchovú či zvukovú spomienku.

Takýmto obrazom bolo pre mňa nástupište konečnej stanice električkovej linky 7, ktoré vo mne vyvolalo pocit dôvernej blízkosti, akoby bola táto stanica niečo, čo som kedysi dávno opustila. Na rohu stanice stojí búda s dvoma či troma stoličkami, vyloženými pred ňou, a sú tam tiež ľudia, ktorí čakajú na príchod električky. Na tenkej vrstve snehu sa pekne vynímajú motívy čiernych liniek, ktoré vytvorili koľajnice a šľapaje. Pri pozorovaní tejto scény sa myslou prenášam k fotografiám Andrého Kertéza. Vybavujem si práve tú, na ktorej sa v snehu vynímajú čierne vpísané stopy. Odjakživa milujem fotografie tohto Maďara, jeho krajinky, ktoré sem-tam navštívi nejaký človek, skôr smutné a vždy v zimnej nálade. Myslím, že fotografie Andrého Kertéza milujem podobne ako to zákutie pri konečnej stanici, ako nejakú dôverne známou krajinu, ktorú som opustila, keď som odišla do Stredomoria.

Z putovania v pamäti ma prebúdza kovový škripot, ohlasujúci príchod súpravy, a ja do nej nastupujem, aby som sa odviezla k botanickej záhrade.

Podľa Richarda Semona, nemeckého zoológa z 19. storočia, „pamäť nie je vlastnosťou vedomia, ale vlastnosťou, ktorá odlišuje živé od anorganického. Pamäť vie totiž istý čas reagovať na nejakú udalosť, a je teda istou formou uchovania a prenosu energie, ktorú fyzikálne zákony neberú do úvahy. Každá udalosť zanecháva v živom organizme stopu, ktorú Semon nazýva *engramom*. Potenciálna energia, ktorá sa v tomto *engrame* uchováva, môže byť za istých podmienok opätovne aktivovaná a uvoľnená. Môžeme teda povedať, že organizmus koná istým spôsobom preto, že si spomína na predchádzajúcu udalosť“ (podľa Abyho Warburga).

Nájsť niečo do malej zbierky kovových objektov môjho priateľa Jeana je ťažké. Na zemi tu nie sú skrutky ani matice, zatiaľ čo vo Francúzsku je ich na zemi toľko, až by si človek mohol myslieť, že sa tam na chodníkoch počas víkendov opravujú autá. Nenájdem tu ani sponky na papier, na ktoré Jean vo Francúzsku natrafí úplne bežne, a to aj na tých najnepravdepodobnejších miestach, ako napríklad na okraji lesa či v prístave.

V Košiciach sú zabudnuté alebo opustené predmety, rôzne obaly, plastové a pivové fľaše skôr zriedkavým javom. Moju prvú zbierku tvorí špongia, niekoľko gombíkov, navijak električkového kábla, čiapka, kovové kliešte, kahanček a súprava farieb na maľovanie makiet. Ďalšie predmety, ako tanier, kuchárska kniha, fotoalbum a štyri poháre vína, ktoré som nakúpila v bazároch a na blšom trhu, obohacujú denník, na ktorom pracujem počas pobytu v Košiciach.

Streda, 9. november 2011

Keď ma navštívi Lena Jakubčáková, pri vchodových dverách sa bez slova vyzuje, akoby to bola celkom samozrejma vec.

Toto gesto naznačuje prechod od vonkajšieho k vnútornému, obývanému priestoru a nevyzerá, že by sa spájalo iba s kultúrami, v ktorých si zima vyžaduje dobre izolované dlážky, ako napríklad drevené podlahy či koberce.

„V japonskej kultúre sa slovom *genkan*, ktoré doslova znamená dvere hlbokého poznania, označuje predsieň domu, budhistických chrámov alebo iných budov, v ktorej sa vyzývajú topánky. *Genkan* bol pôvodne vchodom do chrámov a tomu, kto ním prešiel, dával najavo, že sa musí podriadiť pravidlám zenu.“

Na juhu Francúzska, kde bývam, sa od hosťa len veľmi zriedkakedy žiada, aby si vyzul topánky pred tým, než prejde prah dverí.

Štvrtok, 10. november 2011

Dnes navštevujem Slovenské technické múzeum v centre Starého Mesta. Objekty sa tu dajú fotografovať za príplatok jedného eura. Za túto možnosť si ochotne priplátim, z úcty k histórii týchto predmetov, ako aj k úvahám, ku ktorým ma tieto objekty vyzývajú.

Prístup k zbierkam múzea otvára jedna bronzová socha. Pozdravím ju ako dôverne známeho človeka z môjho rodného mestečka Siegen. Ľudia z tohto starého banského mesta, ktoré sa rozprestiera v Severnom Porýní – Vestfálsku, tam ťažili kovy až do šesťdesiatych rokov minulého storočia. Na počesť tejto industrializácie železa sochár a môj rodinný predok, Friedrich Johann Reusch (1842 – 1906), vytvoril dve sochy z bronzu, ktoré symbolizujú postavy robotníkov – baníka a zlievača. Okolo týchto sôch, ktoré dnes lemujú jednu obchodnú ulicu, som kedysi denno-denne prechádzala.

V múzeu socha zlievača symbolizuje hutnícky priemysel a jeho spojenie s Košicami, ktorých spoločný príbeh sa začal ešte v šesťdesiatych rokoch. V známej oceliarni, ktorú americkí majitelia premenovali na U. S. Steel, ešte aj dnes pracuje viac ako 12 000 ľudí.

Na jednotlivých poschodiach sa vo vitrínkach zaradom objavujú kuchynské predmety, osvetľovacie prístroje, niekdajšie nástroje komunikácie, fotografická a kamerová technika, písacie a kartografické potreby. Rozľahlé miestnosti tam rozprávajú príbeh o tom, ako sa tieto predmety používali a aký mali osud. Prechádzam množstvami nekonečných výstav, ako sú napríklad tri sály, zasvätené písacím strojom. V tomto múzeu sa zbierky nemenia – materiál sa zhromažďuje, archivuje, dokumentuje, pomenúva, triedi, reštauruje a rozmiestňuje. Múzeum tu zobrazuje dejiny skrze objekty.

O predimenzované priestory, aké nachádzam aj v tomto múzeu, som sa začala zaujímať už od návštevy cukrárne Aida. Rakúsko-uhorský štýl na začiatku 19. storočia preferoval skôr skromnosť a intimitu. S výnimkou verejných budov ohromujúcich rozmerov tento štýl kládol dôraz na interiéry, súkromný život, spoložitie medzi štyrmi múrmi, na priestory pre prijímanie hostí a na spoločenské miestnosti.

Za socializmu architektúra vyjadruje rozpor s meštiackym komfortom a hľadanie nových foriem. Spoločné priestory strácajú svoju útulnosť a menia sa na veľké prijímacie a spoločenské sály.

Rozmýšľam, či veľké spoločné priestory vytvorené medzi rokmi 1950 a 1989 v ľuďoch nemohli vyvolávať ilúziu slobody a otvorenosti, aj keď každý dobre vedel, že ideológia krajinu pred svetom uzavrela. Túžba zmeniť svet spočívala v uzavretí sa pred svetom. Dá sa teda povedať, že vtedajšie kaviarne, divadlá a galérie svojimi rozľahlými priestormi mohli umožňovať ľuďom oddať sa nostalgii po otvorenosti a nekonečne.

V Stredozemí sú priestory pre verejný styk tesné a skromné. Je to spôsobené podnebí, vďaka ktorému sa ľudia stretávajú najmä na námestiach, chodníkoch či na brehu mora. Zároveň je to dané tým, že cena pozemkov za 1 m² je veľmi vysoká, a tak sa priestorom veľmi šetrí.

Ja osobne sa cítim oveľa príjemnejšie, keď mám steny ďalej od seba a keď ma pocit priestoru inšpiruje zamýšľať sa nad tým, aké sú moje putá so svetom.

Štvrtok, 26. január 2012

Vo vstupnej hale obchodného centra sedí na jednej z lavičiek určených pre zákazníkov žena. Má červenomoderé, opuchnuté oko, zrejme po prudkej hádke s partnerom.

V debatách mi viacerí ľudia spomínali problém alkoholizmu v slovenských rodinách, ktorý sa údajne týka najmä mužov. Dozvedám sa, že v časech socializmu bolo pitie alkoholu pre veľkú časť populácie úplne bežné a že každý to akceptoval. Keď sa však politický režim zmenil, zmenilo sa aj postavenie mužov a žien. Ženy sa začínajú vzdávať od domovov a čoraz viac sa zúčastňujú na daniach v spoločnosti. Táto situácia si začala vyžadovať, aby sa muži ako aj ženy zmenili, vyžaduje si lepšiu komunikáciu partnerov, ochotu hovoriť a počúvať.

Pavel Smejkal mi povedal, že konzumácia alkoholu podstatne klesla po politickom prevrate. „Dnes je už nemysliteľné prísť do práce opitý alebo piť v pracovnom čase. S novým politickým režimom sa bolo treba naučiť byť zodpovedný a dokázať sa postarať o vlastnú firmu. Museli sme sa naučiť veľmi veľa nových vecí.“

V jednom obchodnom centre sa alkohol nachádza v podzemnej časti spolu s cukrovinkami. Prekvapili ma tam nekonečne dlhé regály s tvrdým alkoholom, ako je vodka, rum či slivovica.

Tie najlacnejšie sa pohybujú v cene od 3,50 € za fľašu. Pozorujem, ako si jedna zákazníčka do nákupného košíka vkladá tri fľaše vodky v akcii.

Na večer Lena zorganizovala stretnutie s košickým fotoklubom. V tomto klube, na druhom poschodí peknej budovy na Hlavnej ulici, sa „milovníci fotografie“ stretávajú každý štvrtok. Je tu asi pätnásť mužov a žien. Pozvali ma, aby som im predstavila svoje fotky a publikácie. Potom si zase ja prezerám katalóg k ich výročnej výstave. Rozprávam im o tom, ako objavujem Košice, a navrhujem im, aby sa zúčastnili na mojom projekte.

Táto ponuka zaujala troch mužov, s ktorými si hneď vymieňam adresy a dohadujeme si stretnutia. Je zaujímavé, že vo Francúzsku sa o účasť na mojich projektoch počas rezidenčných pobytov zaujímajú najmä ženy.

Fotoamatérov si vážim ešte viac pre ich vášeň k technike fotografie než pre ich fotografickú tvorbu. Členovia fotoklubu často fungujú v istej sieti, venujú fotografovaniu svoj voľný čas, čítajú špecializovanú tlač, investujú do nových materiálov, ukazujú a vymieňajú si fotografie. O fotografii hovoria s rozžiarenými očami. Je to neoddeliteľná súčasť ich života, čosi veľmi dôležité, čo sa dá vyjadriť iba fotografiou.

Sobota ráno, 28. január 2012, Blšák

Už pri vstupnej bráne Blšáku rozoznávam kyslú vôňu vecí bez duše, ktoré boli vyrobené bez potrebnej starostlivosti a absolvovali veľmi dlhú prepravu. Oblečenie, papuče z nepravnej kožušiny, čiapky a syntetické ponožky, dáždniky, jednoducho úplne všetko je tu dovezené z Číny. Mimochodom, aj väčšina predavačiek pochádza z Ázie a ich deti sa hrajú pred zavretými stánkami.

Páči sa mi archaický štýl architektúry uličiek s jednou časťou zakrytou a druhou otvorenou do neba. Každá búda z dreva či tvárnic sa zatvára samostatne. Dnešná zima zákazníkov nijako nepríťažuje, a tak sa predavači vo svojich stánkoch nudia.

V ústraní pod holým nebom cigáni predávajú predmety a riad, porozkladané na kuse látky rozprestretej na zemi. Pripomína mi to divoký nedeľný trh na ulici Longue des Capucins v centre Marseille.

Kupujem si kuchársku knihu zo šesťdesiatych rokov v štýle známej francúzskej kuchárskej knihy od J. H. Pelleprata a fotoalbum, v ktorom sú nalepené rôzne fotografie nejakých študentov.

Z vonkajšej strany Blšáku je otvorených len málo stánkov. U jednej starej panej si však vyberám štyri poháre na víno, tri lososovej farby a jeden zelený. Sú vyrobené z tenkého skla a na stopke pohárov je malá sklenená guľka.

Cenu pohárov mi pani napíše na papier, zabalí ich do nevel'kého novinového papiera a podáva mi ich v igelitovom vrecúšku. Žiaľ, počas cesty mi zelený pohár práve pod sklenenou guľôčkou pukne.

„V každom predmete je duša človeka, ktorý ho vyrobil. V Japonsku sú pekné iba tie veci, ktoré nejakým spôsobom odrážajú človeka, ktorý ich vyrobil, prípadne aj ďalšie generácie, ktoré tieto predmety leštili, cibřili či dodávali technológie pre ich výrobu. Takto sa, podobne ako historické pamiatky, umelecké diela či technológie, môžu stať národným pokladom aj ľudia a táto predstava sa odovzdáva z generácie na generáciu.“

Sobota poobede, 28. január 2012

Dnes mám stretnutie s Karolom Stollmannom v jeho byte pri Jazere. Rovnako ako v novembri nasadám na električku v centre mesta a vystupujem o osem zastávok ďalej. Karol Stollmann ma víta so širokým úsmevom, vďaka ktorému sa okamžite cítim príjemne. Hneď potom mi ide pripraviť kávu v džezve, ktorú dostal od svojho kamaráta z Turecka. Usadíme sa v kuchyni. „Práve varím. Držím teraz diétu a musím dodržiavať prísny stravovací režim. Schudol som už desať kíľ, ale ešte pokračujem.“ Rozprávame sa po anglicky a Karol spomína na časy pred revolúciou.

Podľa Karola žiadna bytovka, ktorú postavili komunistickí robotníci, nestojí rovno: „Pracovný deň im začínal o ôsmej ráno v krčme pri vodke a slivovici, tam boli do obeda a až potom išli na stavbu. Raz sa búrala jedna stena, lebo bolo treba rozšíriť nejakú izbu. Ukázalo sa, že stena je plná fliaš od alkoholu a prázdnych škatuliek od cigariet.“

Rozprávame sa aj o komunistickej politike, o utópii, na ktorej stála, a o architektúre, ktorá bola jej dôležitou oporou. Utópia rovnosti sa napríklad nevzťahovala na tých, ktorí si dovolili mať na veci vlastný názor: „Môj otec bol zubár a učiteľ na vysokej škole. V práci nesúhlas s režimom nijako neprejavoval. Ale večer v krčme, keď mal v sebe už niekoľko pohárikov, často nahlas povedal, čo sa mu nepáči. No a tam boli stále aj nejakí agenti, ktorí striehli na to, čo ľudia hovoria. O pár dní si poňho prišli domov a odviedli ho na výsluch. Môj starý otec bol zase päť rokov v gulagu. Keď sa odtiaľ vrátil, už nehovoril nič o komunistoch ani o tom, čo v tábore prežil. Nikdy nám o tom nechcel rozprávať.“

Karol ma chce predstaviť aj svojim kamarátom, ktorí bývajú o poschodie vyššie. V skromne zariadenom byte spolu žijú otec, mama a syn. Rozhovor o časech komunizmu pokračuje pri pohári sladkého vína a domácich zákusoch. Otec rozpráva o tom, ako vždy počúval Slobodnú Európu s naširoko otvorenými oknami. Vraj mu bolo jedno, čo na to povedia ostatní. Keď ho zavolali na výsluch, aby to vysvetlil, povedal im: „Áno, počúvam Slobodnú Európu tak ako

všetci. Máte s tým nejaký problém?“ Ale pustili ho, lebo má bulharskú národnosť. Dnes sníva o tom, že raz odíde z bytovky a bude mať v peknom zelenom prostredí vlastný dom so záhradou, kam sa bude môcť uchýliť a mať pokoj.

Ako vyriešiť túto situáciu?

Na Luníku IX som nebola. Jedna členka fotografického krúžku sa ma pýtala, či chcem ísť fotiť aj toto cigánske sídlisko, a ja som jej povedala, že ak tam má nejakých priateľov, veľmi rada sa s nimi zoznámim. Ale žiadnych nemala.

Mnohé debaty a články v novinách naznačujú, že cigáni predstavujú pre Košice zložitú dilemu – v mestskej časti Luník IX na juhozápade mesta ich žije viac ako 6000. „V noci je na celom sídlisku tma, lebo verejné osvetlenie je zničené. Všetko, čo sa dá rozobrať, je rozobrané. Ohľadali to tam až na kosť,“ dozvedám sa. Na moju otázku, prečo mestská služba osvetlenie neopraví, dostávam odpoveď, že cigáni si vlastným pričinením sťažujú už aj tak žalostnú situáciu a že v skutočnosti sa sami nechcú integrovať.

V septembri a októbri 2012 boli rómske tábory v Marseille objektom prenasledovania, vyhostenia, ba až násilia zo strany niektorých obyvateľov pobrežia, napríklad z 15. okrsku. Rómovia boli evakuovaní z už aj tak dosť biednych a provizórnych táborov a celé rodiny ostali bez akejkolvek perspektívy na ulici. V Marseille je ich okolo 1500, väčšinou z Rumunska.

Aj v Marseille, aj v Košiciach o cigánoch počujem len tie najhoršie reči. Obviňujeme ich z toho, že zhadzujú našu snahu pomôcť im.

Cigáni však žijú v Košiciach od 15. storočia. Myslím, že po piatich storočiach sa už nedá hovoriť o integrácii, zvlášť nie po dlhom politickom a spoločenskom vývoji, ktorý zadefinoval náš spôsob života ako ideálny model. A tento ideál odsunul za hranice všetky spôsoby života, ktoré neuznávame. Máme pocit, že tým, ktorí nežijú ako my, stačí priznať minimálne právo na prežitie, na zdravotnú a sociálnu starostlivosť a na bývanie. Ale my sme ich do procesu, v ktorom sme tieto práva vytvárali a definovali, nezapojili.

Za socializmu košické Staré Mesto ľudia z okolitých sídlisk, v ktorých býva najväčšia časť mestskej populácie, takmer vôbec nenavštevovali. Tamojšie budovy boli schátrané a večer si nebolo ani kam vyjsť. V mnohých bytoch sa tam vtedy zabývali cigáni. „Komunisti boli jedno-ducho takí, o historické centrum sa nestarali a dali ho cigánom,“ povedala mi jedna Košičanka s citeľnou výčitkou v hlase. Pýtam sa, kam potom ľudia chodievali a kde sa stretávali. Žena spomína ples v opere, reštauráciu, ktorá dnes už nefunguje, a rôzne verejné podujatia.

Nedeľa, 29. január 2012

U Kataríny a Mareka Vološinovcov ochutnávam tortu z kyslej smotany. Je výborná. Pri tom popíjame čaj a oni mi rozprávajú o svojej práci a živote mladého manželského páru. Katarína k nám donesie aj Terezku, ich len niekoľkokomesačnú dcérku. S Marekom vyzerajú šťastne a ustarostene zároveň. Snažia sa robiť veci správne, nerobiť chyby a myslieť na všetko.

Marek navrhuje, aby sme sa išli prejsť do lesoparku Bankov, kde boli kedysi magnezitové bane a po ich uzavretí tam vzniklo rekreačné stredisko. Lahká a sypká biela vrstva pokrýva stromy, kopce aj bytovky, ktoré korunujú centrum Košíc. Som rada, že som von, že všetko okolo je biele, že máme pekný výhľad na mesto a že Mareka teší, že mi toto miesto ukázal.

Pondelok, 30. január 2012

Mám prvý pekný pouličný objav. Vedľa smetného koša som našla kopy starostlivo uložených kníh. Napadá mi, koľko snahy niektoré mestá vyvíjajú, aby knihy sprostredkovali ľuďom. Napríklad v centre Marseille slúži deravé brucho žirafy ako polička na knihy a v Heidelbergu stojí na začiatku pešej zóny skriňa bez dverí.

Z kopy na zemi si vyberám katalóg termálnych kúpeľov z roku 1989 a knihu Jamesa Reevesa so skvelými ilustráciami Albína Brunovského.

Neskôr nachádzam tieto informácie:

Albín Brunovský (25 December 1935, Zohor, Czechoslovakia – 20 January 1997, Bratislava, Slovakia) was a Slovak painter, graphic artist, lithographer, illustrator and pedagogue, considered as one of the greatest Slovak painters of the 20th century.

John Morris Reeves (1 July 1909 – 1 May 1978) was a British writer known as James Reeves principally known for his poetry and contributions to children's literature and the literature of collected traditional songs.

Dnes som pozvaná na čaj k Pavlovi Kočišovi, s ktorým som sa takisto zoznámila vo fotoklube. Býva v obytnej štvrti neďaleko centra, ktorú už poznám, lebo som sa tam v jednu jesennú nedeľu prechádzala.

S Pavlom sa rozprávame po nemecky. Jeho najväčšou vášňou je jaskyniarstvo a svojimi fotografiami jaskyniam vzdáva hold. Aby ich mohol fotiť, organizuje výpravy s jaskyniarimi a nosí tam reflektory, ktoré mu osvetlia aj tie najhlbšie zákutia jaskýň. Takto sa jaskyňa mení na podzemný palác.

Po zmene politického režimu si Pavol Kočiš založil malú firmu. Predtým mu najviac chýbala možnosť cestovať a vybrať si napríklad, kam pôjde na dovolenku. Početné predmety vo vitríne svedčia o jeho cestovateľskej záľube a záujme o geológiu. Vitríčku si odfotožím.

Streda, 1. február 2012

Na Slovensku niekedy volajú bazármi aj starožitníctva či secondhandy. Pokiaľ ide o mňa, ja som za všetky spôsoby, ktorými sa dostávajú do obehu veci s určitou estetickou, obchodnou alebo úžitkovou hodnotou.

V starožitníctvach nachádzam vázy a poháre rubínovočervenej farby s vyrytými ornamentmi, vyrobené z českého krištálu. Podobné vzácne poháre mali moji starí rodičia uložené vo vitríne v obývačke. Nikdy, ani pri tých najvýznamnejších príležitostiach som ich nevidela poháre z vitríny vybrať.

Spoznávam ťažké dvojfarebné popolníky zo skla a vysoké štíhle vázy.

Spoznávam niekoľko strieborných predmetov a súpravy riadu z karlovarského porcelánu s modrým cibulovým vzorom. Tie mi pripomínajú kuchynský servis dobrých nemeckých domácností.

Spoznávam dizajn súpravy šiestich pohárov na koňak. Podobá sa na dizajn vínových pohárov, ktoré som kúpila od starej panej na Bláku. Využívam príležitosť a pýtam sa na ich pôvod. Predavač mi na papier píše názov známej slovenskej súpravy pohárov Zlatá Zuzana a Zlatý Ján. V mojom rodnom jazyku by to boli „Suzanne et Jean d'or“!

V bazári nachádzam poháre z priehľadného liateho skla a hranatú karafu.

Na moje prekvapenie tam nachádzam aj viacfarebnú sklenenú rybu, o ktorej som si myslela, že pochádza z bývalého Východného Nemecka. Mój kamarát z Paríža má vo svojej zbierke vyše dvadsať takýchto rýb. Nákupy končím s maďarskou vázou, maľovaným dreveným tanierom, kovovou dózou, dvoma pohármi a, samozrejme, rybou.

Neskôr sa dozvedám, že sklenené ryby pochádzajú z benátskeho ostrova Murano. Odtiaľ museli byť tieto dekoračné predmety hromadne dovážané na východ v šesťdesiatych rokoch.

„Starí Japonci obľubovali kombinácie troch predmetov, ktoré nemali žiadnu vonkajšiu súvislosť. Mohli to byť napríklad unikáty, ktoré sa k nim kedysi dostali z pobrežných oblastí Číny: meč, perla a bronzové zrkadlo. Táto a podobné kombinácie ‚troch klenotov‘ mali v spoločnostiach starých vyše dvetisíc rokov ohromnú materiálnu hodnotu a dnes predstavujú priaznivú kombináciu, ktorá ich vlastníka chráni pred okultnými silami a v prípade potreby mu pomáha nakloniť si šťastenu.“

Kombináciou „troch klenotov“ sa inšpirujem aj ja a fotím si predmety, ktoré som našla alebo kúpila v bazári.

Piatok, 3. február 2012

Pri teplote -20°C sú potulky po okolí vylúčené. Vychádzky obmedzujem len na pobyt vo vykurovaných priestoroch, ako sú kaviarne, múzeá alebo obchodné centrá.

Dnes ma čaká návšteva Východoslovenského múzea. Vstup sa v ňom platí na každom poschodí zvlášť. Na každom z nich je osobitná výstava. Platím za všetky tri a myslím pri tom na to, že aspoň trochu prispievam na faktúru za elektrinu. Múzeum je ponorené do tmy.

Pracovníčka múzea predo mnou prechádza z miestnosti do miestnosti a zasvecuje a zhasína svetlá podľa toho, kde práve som. Niektoré miestnosti sú vybavené detektormi, ktoré riadia osvetlenie podľa priemernej doby prehliadky exponátov. Neustále mávam rukami pred snímačmi, aby svetlo nezhasínalo. Očividne som presiahla bežný čas návštevy múzea, lebo aj jeho pracovníčka už zmizla a ja sa opäť ocitám sama v obrovských priestoroch.

Na prízemí ma zaujala pekná zbierka minerálov. Jej súčasťou je napríklad ametyst z Brazílie, ktorý je skoro taký vysoký ako ja, alebo opály zo Slovenska. Vitríny sú osvetlené tak, aby v nich minerály vyzerali ako vzácne poklady Zeme. Fotím si ich ako pramene svetla, vychádzajúce zo škáry medzi mojou pamäťou a oknami, za ktorými je mesto.

Na prvom poschodí nachádzam diela gotického rezbárskeho majstra zo Spiša. Jeho sochy sú výnimočné. Najviac sa mi páči Panna so zvlnenými vlasmi a Svätá Barbora nesúca vežu ťažkú ako hora. Do tejto veže ju uväznil otec, aby ju uchránil pred nápadníkmi a kresťanskou vierou. Väzenie, ktoré si so sebou Svätá Barbora nesie, mi pripomína bytovky na sídlisku Frais Vallon v Marseille, kde je takisto uväznených plno mladých, ktorí stratili nádej na lepší život.

Na druhom poschodí je vystavený nábytok z 18. až 20. storočia, majstrovsky vyzdobené kuchynské súpravy mešťanov, sklenené lustre z benátskeho Murana.

Práve tu, medzi minerálmi, gotickými sochami a interiérovým zariadením by som chcela vystavovať svoju tvorbu z Košíc.

Z múzea vychádzam plná zážitkov, a keď na vchodových schodoch navyše nájdem dve sponky na papier celkom netypických tvarov, s láskou pomyslím na svojho priateľa Jeana. Sponky doplnia jeho zbierku.

Piatok, 3. február 2012 o 16.00

Po meste sú vyvesené plagáty, ktoré vyzývajú na protest proti korupčnej kauze s názvom Kauza Gorila.

V decembri 2011 bol zverejnený tajný dokument, ktorý odhalil korupčné praktiky šéfa súkromnej finančnej skupiny Penta Investments a slovenskej politickej špičky. Dokument zachytáva obdobie rokov 2005 – 2007. V tomto čase prebiehali rokovania o podmienkach privatizácie

viacerých štátnych spoločností, ako napríklad Slovenské elektrárne, bratislavské letisko či Slovenské telekomunikácie. Za súhlas s privatizáciou mala Penta účastníkom dohody údajne poskytnúť štedré finančné odmeny.

O štvrtrej sa vydávam na námestie v centre mesta, kde bolo kvôli tejto udalosti postavené drevené pódium. Po skupinkách tam prichádzajú mladí ľudia naobliekaní od hlavy až po päty, keďže vo vetre, snehu a mínusových teplotách je ťažké čo len dýchať. Niektorí si chránia aj tvár – majú na nej kartónové masky goríl, iní vyťahujú transparenty.

Kauza Gorila výrazne ovplyvnila aj výsledky parlamentných volieb v marci 2012. Väčšinu hlasov získala sociálnodemokratická strana SMER-SD. Hlavné opatrenia, ktoré táto strana presadzuje, sú zrušenie rovnej dane, vyššie zdanenie bohatých a firiem a, samozrejme, boj proti korupcii a zníženie deficitu verejných financií.

Nedeľa, 5. február 2012

Aby som nebola celý deň zavretá v byte, vystrojím sa odvahou, rukavicami a čiapkou a idem do kaviarne v múzeu, do ktorej chodí poobede dosť veľa ľudí.

V noci začal fúkať silný vietor so snehom a teplomery v meste ukazujú -15° . Mladé ženy nosia bundy zo syntetických materiálov a pred chladom si nechránia ruky ani hlavu. U starších žien je to celkom inak. Tie majú pri teplote -10° oblečené kožuchy a farebne zladené baretky. Páči sa mi, ako vyzerajú, a myslím, že to aj úplne zodpovedá tejto treskúcej zime.

V kaviarni si sadám k oknu a objednávam si čaj zo špeciálnej zmesi korenia. Neďaleko je katedrála. Pomaly sa v meste začínam udomáčňovať. Pozorujem, ako vonku postupne miznú všetky farby a vzdialenejšie objekty a aj poslední odvážlivci v snehovej víchrici pomaly splynú s architektúrou mesta. Všetko zahaľuje biela snehová prikrývka a v človeku sa nescelo rozmáha čosi ako vedomie večnosti. To vyvoláva pocit pohody. Velebím ľudskú vynaliezavosť, vďaka ktorej existujú vykúrené budovy, odkiaľ môže človek pozorovať okolie bez toho, aby bol von.

Streda, 8. február 2012

Telefónátom z parížskeho letiska sa dozvedám, že maďarská letecká spoločnosť Malév skrachovala. Všetky ich lety sú zrušené a neočakávajú sa žiadne náhradné letecké spojenia. Telefonoval mi môj priateľ Jean. S cestovnou taškou v ruke čakal na odlet do Budapešti, ktorú delia od Košíc dve hodiny autom. Letecká spoločnosť mala zabezpečiť aj dopravu medzi týmito dvoma mestami.

„Maďarská národná letecká spoločnosť Malév po 66 rokoch existencie končí. Vedenie spoločnosti v piatok oznámilo, že kvôli nedostatku finančných prostriedkov bola spoločnosť

Malév, ktorá zamestnáva 2600 ľudí a zabezpečuje 40 % leteckej medzinárodnej dopravy v Budapešti, nútená svoju činnosť ukončiť.

Spoločnosť, ktorej väčšinový podiel od februára 2010 vlastní štát, sa ocitla na pokraji krachu po rozhodnutí Európskej komisie, na základe ktorého musela spoločnosť štátu vrátiť 126 miliónov eur získaných v rokoch 2007 – 2011. Podľa Bruselu bola táto pomoc od štátu nezákonná. Splatenie takejto sumy je však pre malú spoločnosť, ktorá mala len v roku 2010 stratu 85 miliónov eur, nemožné.”

Správa o zrušenom príchode môjho priateľa ma naplnila smútkom. Môj zápal pre pobyt v Košiciach sa náhle rozplynul, ako keď sa zrúti dom, ktorý zvnútra prudko vyprázdni a steny domu už nemajú prečo stáť. Odrazu cítim túžbu odísť zo Slovenska. S Jeanom sme si chceli prezrieť okolie Košíc, zájsť do lesa, pozrieť sa na vidiek, navštíviť drevené kostolky.

O dva dni ma už Lena odprevádza na letisko, odkiaľ odlietam späť do Paríža.

Ešte večer pred odchodom vedľa smetného koša nachádzam stolný ventilátor z 80-tych rokov.

Rezidenčný tvorivý pobyt

Tento denník a fotografie vznikli počas môjho tvorivého pobytu v Košiciach od októbra 2011 do februára 2013. Za výmennými pobytmi medzi Košicami a Marseille, dvoma hlavnými Európskymi mestami kultúry 2013, stoja fotografi Pavel Smejkal a Erick Gudimard. Obdivujem ich schopnosť púšťať sa do projektov aj bez toho, aby presne vedeli, aký bude ich výsledok, a vážim si dôveru, ktorú dávajú umelcom.

Rezidenčný tvorivý pobyt je obdobím krehkosti a sily zároveň. Raz mi môj kamarát napísal list, ktorý mal byť doslovom k istej knihe a v ktorom píše aj o tomto špecifickom období:

„Milá Suzanne, tieto slová vám píšem na počítači v dokumente s názvom Čo-povieš.doc...”

Každý rezidenčný pobyt vychádza z osobného rozhodnutia človeka, z jeho prístupu k životu. To najdôležitejšie je byť prijatý. Umelec je po príchode do nového prostredia na tomto mieste akýmsi cudzím elementom. Ako sa má stať súčasťou života daného spoločenstva? Súčasťou miestneho spoločenstva? Na čo je podobný pobyt?

Vo vašich fotografiách cítiť blízkosť, ktorú má človek v sebe, a blízkosť, ktorú za sebou zanecháva. Vystihujete v nich práve ‚nepohodlnú‘ situáciu, v ktorej sa umelec nachádza. Prvorádym sa pre vás stáva vytvorenie pocitu blízkosti s inými. Fotíte ľudí u nich doma, viackrát ich navštevujete. Kladiete nám otázku: Čo je to pohodlie? A zvlášť na mieste, kde je každý okrem vás doma!

Rovnováha medzi nepohodlím (keď je človek na cestách, ďaleko od svojich blízkych, od svojho každodenného života, od domácej kuchyne...) a obrovskými možnosťami, ktoré sa

z neho rodia, je krehká. Práve vzťah s inými sa stáva novým ‚pohodlím‘, ktoré nachádzame vo vašej umeleckej tvorbe a ktoré nám ukazuje čosi nové – nové možnosti.”

14. jún 2012

„Po početných sťažnostiach mestských obyvateľov, ktorí obviňujú Rómov z mnohých škôd, agresívneho správania a kšeftovania s drogami, sa mesto Sereď (východne od Bratislavy) rozhodlo postaviť múr, ktorý zatarasil jeden z dvoch východov z areálu, kde Rómovia žijú. Primátor mesta tvrdí, že postavenie múru bolo jediným riešením problémového spolunažívania medzi rómskymi obyvateľmi a ostatnými občanmi. Podľa neho bolo toto riešenie prerokované so zástupcami okolitých sídlisk aj so zástupcami Rómov.“

Hu-lala, maďarské internetové noviny vo francúzskom jazyku

14. december 2012

Právnička Vanda Durbáková sa snaží dosiahnuť odčinenie nespravodlivosti, ktorá bola spáchaná na násilne sterilizovaných rómskych ženách:

„Poradňa pre občianske a ľudské práva, mimovládna organizácia, v ktorej pôsobí, viedla od roku 2003 dlhé vyšetrovanie, uzavreté rozsiahlou správou s názvom *Telo i duša: násilné sterilizácie a ďalšie útoky na reprodukčnú slobodu Rómov na Slovensku*. Táto správa podnietila začatie trestného vyšetrovania, ktoré však k ničomu nedospelo. Z 230 Rómov, ktoré vypočuli vyšetrovatelia mimovládnej organizácie, bolo 110 sterilizovaných buď pod nátlakom, alebo si neboli vedomé toho, aký zásah vlastne majú podstúpiť.“

Libération, francúzsky denník, internetové vydanie, 14. december 2012

Sobota, 19. január 2013

Pred chvíľou sa Jean zahľbil do kuchárskej knihy. Hľadá recept na omáčku k teľacine, ktorá už pláva v zeleninovom vývare zavaňajúcom klinčekmi, škoricou, bobkovým listom, čiernym a kajenským korením.

Pozorujem, ako je celou svojou bytosťou ponorený do sveta omáčok. Toto zanietanie mi pripadá krásne. Zrazu si spomeniem na slovenskú kuchársku knihu, ktorú som si minulú zimu kúpila na Blšáku. Je uložená hneď vedľa knihy z rovnakého obdobia od Henriho-Paula Pellaprata. Porovnávam ich fotografie – čiernobiele ilustrácie slovenských jedál na prestretých stoloch a francúzske farebné ilustrácie zo šesťdesiatych rokov, ktoré sa zameriavajú skôr na zloženie jedál. Na súčasných kuchárskych knihách vidno, ako sa toto priblíženie k jedlu dotihlo až do krajnosti. Na ilustráciách už nevidíme stôl, taniere ani celý chod, iba jeho pôsobivý

detail. Fotografovanie jedál prešlo od umenia znázornenia stolovania cez umenie zobrazenia jedla až po umenie vyvolania túžby po jedle. Ilustrácie už neukazujú príklad, ale zvädzajú – či je to para, stúpajúca zo zemiaka, na ktorom leží výhonok petržlenovej vňate, alebo kvapka čokolády, stekajúca po končeku hrušky.

K čiernobielym ilustráciám sa snažím priradiť recepty v slovenčine, ale nedarí sa mi. S niekoľkými názvami mi teda pomôže internetový slovník. Vyberám si hríbové krokety. V sedemdesiatych rokoch boli krokety pre deti, ku ktorým som vtedy patrila aj ja, zakaždým sviatok.

Hríbové krokety¹⁶

(rozpočet pre 4 osoby)

½ kg hríbov, 2 dkg masti, 2dkg cibule, 10 dkg žemlí, 2dkg krupice, 6 dkg strúhanky, 8 dkg masti, 1 vajce, voda, soľ, čierne korenie, strúhanka na obalovanie.

Na masti speníme pokrájanú cibuľu, pridáme umyté, pokrájané hríby, trochu vody a prikryté dusíme. Potom k nim pridáme namočené, vytlačené žemle, vajce, krupicu, strúhanku, čierne korenie, soľ, všetko dobre premiešame a necháme chvíľu stáť, aby krupica napučala. Potom na lopári vysypanom strúhankou formujeme valčeky, ktoré vyprážame v horúcej masti.

Podávame so zemiakovou kašou.

Piatok, 1. február 2013

Máme v Košiciach päť dní na to, aby sme tu pripravili výstavu, ktorá sa má otvoriť v apríli. Pavel Smejkal ma berie do fotolaboratória vo Fil'akove. Je to môj prvý výlet mimo Košíc, preto som so 150-kiletrovou cestou autom pozdĺž maďarskej hranice s radosťou súhlasila. Pavel mi rozpráva o krajine, ktorú vidíme, a občas mi povie aj nejaký zákulisný príbeh, ktorý s ňou súvisí. Cestujeme okolo oceliarskej fabriky U. S. Steel, niekoľkých vápencových lomov, horolezeckých lokalít, ciest, ktoré vedú k jaskyniam, hradu bez strechy a osamelých fariem. Rozprávame sa aj o umeleckých projektoch a Pavel mi opisuje krehkosť sveta, v ktorom žije – kde musí pracovať s verejnosťou, ktorá ma s umením len veľmi malé skúsenosti, kde neustále naráža na otázku „na čo to je?“ a kde dookola počúva, že umenie je príliš drahé.



Pod'akovanie

Erickovi Gudimardovi z Les Ateliers de l'image v Marseille a Pavlovi Smejkalovi z PhotoART Centra v Košiciach – iniciátorom tohto projektu;

Lene Jakubčákovej a Marianne Marcinkovej za preklad textu do slovenského jazyka;

Karlovi Stollmannovi, Eudmilovi Andrejevovi, Ladislavovi Ostokovi, Marekovi a Kataríne Vološinovcom, Lene Jakubčákovej, Petrovi Frankovi a Pavlovi Kočišovi za prijatie u nich doma;

Petrovi a Ivane Petrovovcom za pohostinnosť a pomoc pri hľadaní predmetov;

Pavlovi Kalmárovi za požičanie fotografií, ktoré sú na stranách 103, 107;

Robertovi Pollákovi, riaditeľovi Východoslovenského múzea;

Marekovi Hotovčínovi, zodpovednému za fotografický fond Východoslovenského múzea v roku 2011;

Joëlle Metzgerovej, Martine Defertovej a Bénédicte Chevallierovej za korektúru textu vo francúzskom jazyku;

Miroslave Gavurovej za korektúru textu v slovenskom jazyku;

Isabelle Reiherovej, riaditeľke Cirva (Medzinárodného centra pre výskum skla a výtvarných umení) v Marseille a Fernandovi Torremu, fúkačovi skla z toho istého centra za opravu stopky zeleného pohára;

Vincentovi Perrottetovi za prácu na grafickej úprave textu;

Jeanovi Schneiderovi za každodennú podporu.

Vydané s podporou generálnej rady departementu Bouches-du-Rhône



Január 2014